This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

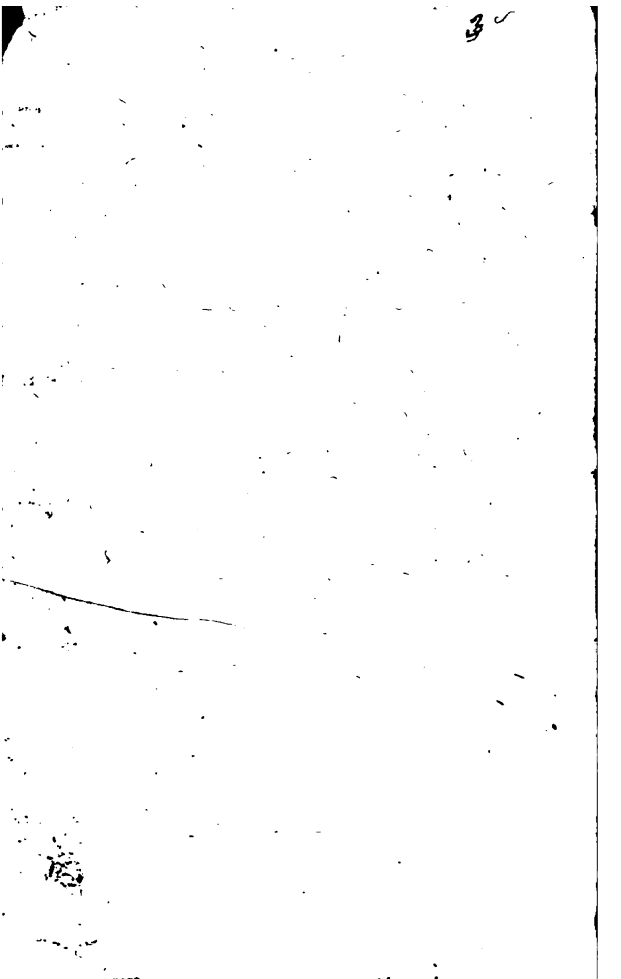
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 192



6,00

2-60

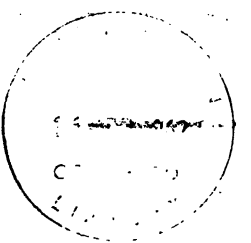
ÉTRENNES
DE
MNÉMOSYNE.
1790.

ÉTRENNES
DE
MNÉMOSYNE,
OU
RECUEIL D'EPIGRAMMES ;
ET DE CONTES EN VERS.
1790.

A PARIS,

Chez KNAPEN et Fils, Libr.-Imprimeurs, rue Saint André-des-Arcs, en face du Pont Saint Michel.

27-7-39



AVIS.

MM. les Auteurs qui voudront imprimer des Contes dans les volumes suivants, sont priés de les envoyer francs de port, toujours avant le premier Octobre, à M. KNAPEN *fils, Libraire-Imprimeur, rue S. André-des-Arts, en face du Pont Saint Michel, à Paris.*

MM. les Libraires de Province sont invités à lui faire leurs demandes dans le courant de Novembre, afin qu'ils puissent recevoir avant le premier de l'an les exemplaires qu'ils desireront.

FESTES MOBILES.

Septuagésime, 31 Janvier.
Les Cendres, 17 Février.
PASQUES, 4 Avril.
Les Rogations, 10, 11 et 12 Mai.
ASCENSION, 19 Mai.
PENTECOSTE, 23 Mai.
La Trinité, 30 Mai.
La Fête-Dieu, 3 Juin.
Le I Dim. de l'Avent, 28 Nov.
De la Pentecôte à l'Avent, 26 Dim.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'Or 5
Cycle Solaire 7
Epacte. 14
Indiction Romaine 8
Lettre Dominicale . . . . . C.

LES QUATRE-TEMS.

Février . . . . . 24, 26 et 27
Mai . . . . . 26, 28 et 29.
Septembre. . . . . 15, 17 et 18.
Décembre . . . . . 15, 17 et 18.

vend.	1	*La Circonciſion.*	*Phaſes*
ſam.	2	S. Baſile.	*de la L.*
Dim.	3	*Ste. Genevieve.*	Pleine
lundi	4	S. Rigobert.	Lune le
mardi	5	S. Siméon.	1.
mer.	6	*L'ÉPIPHANIE.*	
jeudi	7	*Nôces.*	
vend.	8	S. Lucien.	Dernier
ſam.	9	S. Pierre, év.	Quar. le
1. *D.*	10	S. Guillaume.	8.
lundi	11	S. Théodoſe.	
mardi	12	S. Ferjus.	
mer.	13	S. Hilaire.	
jeudi	14	S. Félix.	
vend.	15	S. Maur.	Nouv.
ſam.	16	S. Furcy.	Lune de
2. *D.*	17	S. Antoine.	Janvier
lundi	18	Ch. S. Pierre à R.	le 15.
mardi	19	S. Sulpice.	
mer.	20	S. Sébaſtien.	
jeudi	21	Ste. Agnès.	
vend.	22	S. Vincent.	
ſam.	23	S. Ildephonſe.	Premier
3. *D.*	24	S. Savinien.	Quart.
lundi	25	Converſion S. Paul.	le 23.
mardi	26	Ste. Paule.	
mer.	27	S. Julien.	
jeudi	28	S. Charlemagne.	
vend.	29	S. François de Sales.	Pleine
ſam.	30	Ste. Bathilde.	Lune le
4. *D.*	31	*Septuagéſime.*	30.

FÉVRIER.

lundi	1	S. Ignace.	*Phases de la L.*
mardi	2	*Purification.*	
mer.	3	S. Blaiſe.	
jeudi	4	S. Gilbert.	
ven.	5	Ste. Agathe.	
ſam.	6	S. Vaaſt.	Dernier
Dim.	7	*Sexagéſime.*	Quar. le
lundi	8	S. Jean de M.	6.
mardi	9	Ste. Appoline.	
mer.	10	Ste. Scholaſtique.	
jeudi	11	S. Severin.	
ven.	12	Ste. Eulalie.	
ſam.	13	S. Grégoire.	
Dim.	14	*Quinquagéſime.*	Nouv.
lundi	15	S. Fauſtin.	Lune de
mardi	16	*Mardi gras.*	Février
mer.	17	*Les Cendres.*	le 14.
jeudi	18	S. Siméon.	
ven.	19	S. Boniface.	
ſam.	20	S. Eucher.	
1. *D.*	21	*Quadragéſime.*	
lundi	22	Ste. Iſabelle.	Premier
mardi	23	S Meraut.	Quar. le
mer.	24	4 *Temps.*	22.
jeudi	25	S. Céſaire.	
ven.	26	S. Neſtor.	
ſam.	27	S. Arille.	Pleine
2. *D.*	28	*Reminiſcere.*	Lune le
			1 mars.

Epacte 14.

lundi	1	S. Aubin.	*Phaſes de la L.*
mardi	2	S. Simplice.	
mer.	3	Ste. Cunégonde.	Pleine
jeudi	4	S. Caſimir.	Lune le
ven.	5	S. Adrien.	1.
ſam.	6	Ste. Colette.	
3. *D.*	7	*Oculi.*	Dernier
lundi	8	S. Jean de D.	Quar. le
mardi	9	Ste Françoiſe.	7.
mer.	10	S. Blanchard.	
jeudi	11	Ste. Euloge.	
ven.	12	S. Grégoire.	
ſam.	13	Ste. Euphraſie.	
4. *D.*	14	*Lætare.*	
lundi	15	S. Zacharie.	Nouv.
mardi	16	S. Abraham.	Lune de
mer.	17	Ste. Gertrude.	Mars le
jeudi	18	S. Alexandre.	15.
ven.	19	S. Joſeph.	
ſam.	20	S. Joachim.	
5. *D.*	21	*La Paſſion.*	
lundi	22	S. Paul.	
mardi	23	S. Victorien.	Premier
mer.	24	Ste. Cath. de S.	Quar. le
jeudi	25	*ANNONCIATION.*	23.
ven.	26	S. Eutique.	
ſam.	27	S. Jean l'herm.	
Dim.	28	*Rameaux.*	
lundi	29	S. Cyrille.	Pleine
mardi	30	S. Rieul.	Lune le
mer.	31	Ste. Balbine.	30.

jeudi	1	S. Hugues.	*Phases*
ven.	2	*Vendredi Saint.*	de la L
ſam.	3	S. Richard.	
Dim.	4	*PASQUES.*	
lundi	5	S. Vincent.	
mardi	6	S. Prudence.	Dernier
mer.	7	S. Clotaire.	Quar. le
jeudi	8	S. Edeze.	6.
ven.	9	S. Mauger.	
ſam.	10	S. Fulbert.	
1. *D.*	11	*QUASIMODO.*	
lundi	12	S. Jules.	
mardi	13	S. Marcellin.	
mer.	14	S. Tiburce.	Nouv.
jeudi	15	S. Maxime.	Lune
ven.	16	S. Paterne.	d'Avril
ſam.	17	S. Anicet.	le 14.
2. *D.*	18	S. Parfait.	
lundi	19	S. Léon.	
mardi	20	S. Théotime.	
mer.	21	S. Anſelme.	
jeudi	22	Ste. Opportune.	Premier
ven.	23	S. Georges.	Quar. le
ſam.	24	S. Mélit.	22.
3. *D.*	25	S. Marc. *Abſtinence.*	
lundi	26	S. Clet, Pape.	
mardi	27	S. Anaſtaſe.	
mer.	28	S. Vital.	
jeudi	29	S. Robert.	Pleine
ven.	30	S. Eutrope.	Lune le
		Nombre d'or 5.	29.

sam.	1	S. Jacq. S. Philippe.	*Phases*
4. *D.*	2	S. Athanase.	*de la L.*
lundi	3	Invention Ste. Croix.	
mardi	4	Ste. Monique.	
mer.	5	Conv. S. Augustin.	
jeudi	6	S. Jean Porte Latine.	Dernier
ven.	7	S. Staniſlas.	Quar. le
sam.	8	Apparition S. Michel.	6.
5. *D.*	9	Tr. S. Nicolas.	
lundi	10	*Les Rogations.*	
mardi	11	S. Mamert.	
mer.	12	S. Pancrace.	
jeudi	13	*ASCENSION.*	
ven.	14	S. Boniface.	Nouv.
sam.	15	S. Iſidore.	Lune de
6. *D.*	16	*Oct. de l'Aſcenſion.*	Mai le
lundi	17	S. Aquilin.	14.
mardi	18	S. Venance.	
mer.	19	S. Yves.	
jeudi	20	S. Bernardin.	
ven.	21	S. Soſpis.	Premier
sam.	22	*Vigile & jeûne.*	Quar. le
Dim.	23	*PENTECOSTE.*	21.
lundi	24	S. Donatien	
mardi	25	S. Urbain.	
mer.	26	*4 Temps.*	
jeudi	27	S. Hildevert.	
ven.	28	S. Germain, Ev. de Par.	Pleine
sam.	29	S. Giraut.	Lune le
1. *D.*	30	*LA TRINITÉ.*	28.
lundi	31	Ste. Pétronille.	

mardi	1	S. Pamphile.	*Phaſes*
mer.	2	S. Pothin.	*de la L.*
jeudi	3	*Fete-Dieu.*	
ven.	4	S. Optat.	Dernier
ſam.	5	S. Boniface.	Quar. le
2. *D.*	6	S. Claude.	4.
lundi	7	S. Lié.	
mardi	8	S. Médard.	
mer.	9	S. Vincent.	
jeudi	10	*Octave Fête-Dieu.*	
ven.	11	S. Barnabé.	
ſam.	12	Ste. Olymp.	Nouv.
3. *D.*	13	S. Antoine de Pad.	Lune de
lundi	14	S. Baſile.	Juin le
mardi	15	S. Modeſte.	12.
mer.	16	S. Cyr.	
jeudi	17	S. Avit.	
ven.	18	Ste. Mazarine.	
ſam.	19	S. Gervais & S. Prot.	Premier
4. *D.*	20	S. Silvere.	Quar. le
lundi	21	S. Leufroy.	19.
mardi	22	S. Paulin.	
mer.	23	*Vigile & jeûne.*	
jeudi	24	*Nativité S. Jean Bap.*	
ven.	25	S. Proſpère.	
ſam.	26	S. Sauge.	Pleine
5. *D.*	27	S. Creſcent.	Lune le
lundi	28	*Vigile & jeûne.*	26.
mardi	29	*S. Pierre & S. Paul.*	
mer.	30	Comm. de S. Paul.	

Cycle Solaire 7.

jeudi	1	S. Thierri.	*Phaſes de la L.*
ven.	2	Viſitation N. D.	
ſam.	3	S. Bertrand.	
6. *D.*	4	Ste Berthe.	Dernier
lundi	5	Ste. Zoé.	Quar. le
mardi	6	S. Goard.	4.
mer.	7	Ste. Aubierge	
jeudi	8	S. Procope.	
ven.	9	S. Ephrem.	
ſam.	10	Ste. Félicité.	
7. *D.*	11	Tranſl. S. Benoît.	
lundi	12	S. Jaſon.	Nouv.
mardi	13	S. Eugène.	Lune de
mer.	14	S. Bonaventure.	Juillet
jeudi	15	S. Henri.	le 12.
ven.	16	S. Euſtate.	
ſam.	17	S. Alexis.	
8. *D.*	18	S. Arnould.	
lundi	19	S. Vincent de Paul.	Premier
mardi	20	Ste. Marguerite.	Quar. le
mer.	21	S. Victor.	19.
jeudi	22	Ste. Magdeleine.	
ven.	23	S. Apollinaire.	
ſam.	24	*Jours caniculaires.*	
9. *D.*	25	S. Jacques le Maj.	
lundi	26	Tr. S. Marcel.	Pleine
mardi	27	S. Pantaléon.	Lune le
mer.	28	Ste. Anne.	26.
jeudi	29	S. Loup.	
ven.	30	S. Abdon.	
ſam.	31	S. Germain d'Auxer.	

10 *D.*	1	S. Pierre ès liens.	*Phaſes*
lund.	2	S. Etienne.	*de la L.*
mardi	3	Ste Lydie.	Dernier
mer.	4	S. Dominique.	Quar. le
jeudi	5	S. Yon.	3.
ven.	6	Transfig. de N. S.	
ſam.	7	Ste. Victrice.	
11 *D.*	8	S. Sévère.	
lundi	9	S. Amour.	
mardi	10	S. Laurent.	Nouv.
mer.	11	Ste. Suſanne.	Lune
jeudi	12	Ste. Claire.	d'Août
ven.	13	Ste. Hippolyte.	le 10.
ſam.	14	*Vigile & jeûne.*	
12 *D.*	15	*ASSOMPTION.*	
lundi	16	S. Roch.	
mardi	17	S. Carloman.	Premier
mer.	18	Ste. Hélene.	Quar. de
jeudi	19	S. Jules.	17.
ven.	20	S. Bernard.	
ſam.	21	S. Privat.	
13 *D.*	22	S. Antonin.	
lundi	23	S. Sidoine.	
mardi	24	S. Barthelemi.	Pleine
mer.	25	*S. Louis, Roi de Fr.*	Lune de
jeudi	26	*Fin des jours caniculi.*	24.
ven.	27	S. Céſaire.	
ſam.	28	S. Auguſtin.	
14 *D.*	29	S. Médéric.	
lundi	30	S. Fiacre.	
mardi	31	S. Ovide.	

mer.	1	S. Leu S. Gilles.	*Phaſes de la L.*
jeudi	2	S. Lazare.	
ven.	3	S. Grégoire.	Dernier Quar. le
ſam.	4	Ste. Roſalie.	
15 *D.*	5	S. Victorin.	1.
lundi	6	S. Eleuthère.	
mardi	7	S. Cloud.	
mer.	8	*Nativité de N. D.*	Nouv.
jeudi	9	S. Omer.	Lune de
ven.	10	S. Pulchérie.	Septem.
ſam.	11	S. Patient.	le 8.
16 *D.*	12	S. Raphaël.	
lundi	13	S. Amé.	
mardi	14	Exaltation Ste Croix.	
mer.	15	4 *Temps.*	Premier
jeudi	16	Ste. Corneille.	Quar. le
ven.	17	S. Lambert.	15.
ſam.	18	S. Jean Chryſoſtôme.	
17 *D.*	19	S. Janvier.	
lundi	20	S. Euſtache.	
mardi	21	S. Mathieu.	
mer.	22	S. Maurice.	
jeudi	23	Ste. Thecle.	Pleine
ven.	24	S. Andoche.	Lune le
ſam.	25	S. Firmin.	23.
18 *D.*	26	Ste. Juſtine.	
lundi	27	S. Coſme S. Damien.	
mardi	28	S. Vencellas.	
mer.	29	S. Michel.	
jeudi	30	S. Jérôme.	
		Indiction Rom. 8.	

ven.	1	S. Remi.	*Phaſes de la L.*
ſam.	2	SS. Anges Gardiens.	
19 *D.*	3	S. Leger.	Dernier
lundi	4	S. François.	Quar. le
mardi	5	S. Conſtant.	1.
mer.	6	S. Bruno.	
jeudi	7	S. Serge.	
ven.	8	Ste. Pélagie.	Nouv.
ſam.	9	*S. DENIS.*	Lune
20 *D.*	10	S. Paulin.	d'Octo-
lundi	11	S. Gomer.	bre le 8.
mardi	12	Ste. Valfride.	
mer.	13	S. Reimbaut.	
jeudi	14	S. Caliſte.	
ven.	15	Ste. Théreſe.	Premier
ſam.	16	S. Gal.	Quar. le
21 *D.*	17	S. Cerbonnet.	15.
lundi	18	S. Luc, Evangel.	
mardi	19	S. Pierre d'Ale.	
mer.	20	S. Caprais.	
jeudi	21	Ste. Urſule.	
ven.	22	S. Meſſon.	
ſam.	23	S. Romain.	Pleine
22 *D.*	24	S. Magloire.	Lune le
lundi	25	S. Creſpin S. Creſp.	23.
mardi	26	S. Ruſtique.	
mer.	27	S. Frumence.	
jeudi	28	S. Simon, S. Jude.	
ven.	29	S. Faron.	Dernier
ſam.	30	*Vigile & jeûne.*	Quar. le
23 *D.*	31	S. Quentin.	31.

lundi	1	*LA TOUSSAINTS.*	*Phaſes de la L.*
mardi	2	*Les Trépaſſés.*	
mer.	3	S. Marcel, év.	
jeudi	4	S. Charles.	
ven.	5	S. Zacharie.	
ſam.	6	S. Léonard.	Nouv.
24 *D.*	7	S. Florent.	Lune
lundi	8	S. Godefroi.	de No-
mardi	9	S. Mathurin.	vembre
mer.	10	S. Juſte.	le 6.
jeudi	11	S. Martin.	
ven.	12	S. René.	
ſam.	13	S. Brice.	Premier
25 *D.*	14	S. Sérapion.	Quar. le
lundi	15	S. Malo.	13.
mardi	16	S. Edme.	
mer.	17	S. Agnan.	
jeudi	18	S. Odes.	
ven.	19	Ste. Eliſabeth.	
ſam.	20	S. Edmond.	
26 *D.*	21	Préſentation N. D.	Pleine
lundi	22	Ste. Cécile.	Lune le
mardi	23	S. Clément.	21.
mer.	24	S. Severin, Soliraire.	
jeudi	25	Ste Catherine.	
ven.	26	Ste. Genevieve Ard.	
ſam.	27	S. Maxime.	
1. *D.*	28	*Avent.*	
lundi	29	S. Saturnin.	Dernier
mardi	30	S. André, ap.	Quar. le
		Lettre Dom. C.	29.

DÉCEMBRE.

mer.	1	S. Eloi, év.	*Phaſes de la L.*
jeudi	2	S. François-Xavier.	
ven.	3	S. Eloque.	
ſam.	4	Ste. Barbe.	
2. *D.*	5	S. Sabas.	
lundi	6	S. Nicolas.	Nouv.
mardi	7	Ste. Fare.	Lune de
mer.	8	*Conception N. D.*	Décem-
jeudi	9	S. Julien.	bre le 6.
ven.	10	Ste. Julie.	
ſam.	11	S. Daniel.	
3. *D.*	12	S. Valeri.	
lundi	13	Ste. Luce.	Premier
mardi	14	S. Nicaiſe.	Quar. le
mer.	15	4 *Temps.*	13.
jeudi	16	Ste. Adélaïde.	
ven.	17	S. Lazare.	
ſam.	18	S. Zozime.	
4. *D.*	19	S. Paulile.	
lundi	20	S. Philogone.	
mardi	21	S. Thomas, Apôtre.	Pleine
mer.	22	S. Honorat.	Lune le
jeudi	23	Ste. Victoire.	21.
ven.	24	*Vigile & jeûne.*	
ſam.	25	*NOEL.*	
Dim.	26	*S. Etienne.*	
lundi	27	*S. Jean, Evangéliſte.*	
mardi	28	SS. Innocens.	
mer.	29	S. Trophime.	Dernier
jeudi	30	S. Sabin.	Quar. le
ven.	31	S. Sylveſtre	28.

ÉTRENNES

DE

MNÉMOSYNE.

VOYAGE DES SEPT SAGES DE GRÈCE

DANS LA LUNE.

FICTION PHILOSOPHIQUE,

A M. IMBERT.

IL est minuit : tout repose à cette heure,
Hors les filoux et l'avare attentif.
Près de mon feu, solitaire et pensif,
Je veille aussi dans mon humble demeure.
Je n'entends point, sous mon toît protecteur,
Les ris bruyants de la folle débauche,
Ni les sermens du nocturne joueur :
Mon chien fidèle, antique serviteur,
Assiège l'âtre et sommeille à ma gauche.
Sur l'hyppogrife, aux pays des romans,
Voici l'instant que mon esprit chevauche.

Pour mes écarts daignez être indulgens,
O mes amis ! c'est pour vous que j'ébauche
Ces contes bleus, croquis extravagants,
Qui font sourire encor de vieux enfants.

Chaque âge, hélas ! n'a-t-il pas sa foiblesse !
Que de penchants, que d'erreurs à dompter !
Sur ce propos, je veux vous raconter
Un trait bien fou des Sages de la *Grece*.

Gentil *Imbert*, prête moi tes accents,
Et cette lyre agréable et badine
Qui modula les écarts si plaisants
Du nouveau Dieu qu'adora *Salamine*. *
O que le sort a des revers cuisants !
Pauvre *Hypocrate*, on l'encensoit la veille,
Et te voilà le jouet des passants :
Console toi, mes Sages étoient gens
A figurer fort bien dans ta corbeille.

Un soir, assis sous un platane épais,
Près du *Céphyse* et des bois d'*Académe*,
Au vieux *Solon* l'Astronome *Thalès*
De la nature expliquoit les secrets,
Et sur la Lune arrangeoit un système.
Chilon, *Bias* et maint autre réveur,

* *Hypocrate*. Un des plus jolis Conte de M. *Imbert*. *Voyez* les Etrennes de Mnémosyne de 1788.

Qu'en son Collège un pédant déifie;
Vrai songe-creux qui colporta l'erreur
Sous le manteau de la philosophie,
Prêtoit l'oreille au savant discoureur.
L'un d'eux se lève, et rompant le silence :—
« O Jupiter ! dit-il à haute voix,
» Tout l'Univers obéit à tes loix,
» Mais ce n'est point ta suprême puissance
» Qui flatteroit nos cœurs ambitieux.
» Qu'est-ce qu'un sceptre auprès de la science?
» O Jupiter !.... tu peux blâmer nos vœux;
» Mais, sans blesser ta sage Providence,
» Ne pourrions-nous, pendant une heure ou deux,
» Scruter de près ces globes lumineux,
» Sans cesse errants sous cette voûte immense!

A ses regrets donnant un libre essor,
Ainsi parla le Philosophe austère.
Soudain un char, éclatant de lumière,
Enveloppé dans un nuage d'or,
Franchit l'espace et roule vers la terre :
Puis dans les airs une voix de tonnerre,
Que tour à tour répètent les échos
Des Monts voisins fait entendre ces mots:

« Consolez-vous, Hérauts de la sagesse,
» Votre prière a pénétré les Cieux.
» Cédez sans crainte au desir qui vous presse;
» Par un décret du Souverain des Dieux

» Des immortels vous allez voir l'empire ;
» Bientôt ce char saura vous y conduire.
» A vos travaux donnez un libre cours ;
» Car Jupiter m'ordonne de vous dire
» Qu'au lieu *d'une heure*, il vous donne *trois jours*.

L'étonnement fait place à l'alégresse ;
A discourir on ne s'amuse pas.
En un clin-d'œil astrolabe et compas
Sont emballés, et les Sages de *Grece*
Dans le beau char s'élèvent dans les airs,
Emerveillés de leur bonne fortune.
Nos voyageurs, devenus un peu fiers,
Avec orgueil planent sur l'Univers ;
Bref, les voilà débarqués dans la Lune.

Il étoit tard. La Courière des nuits
Avoit là haut disposé sa lanterne
Pour éclairer ce monde subalterne.
Déjà traîné par deux chauve-souris
Son char d'ébene avançoit en silence.
En arrivant nos sages sont conduits
Dans un palais où la magnificence
A prodigué l'opale et le rubis,
Où tous les Arts, confondus, reunis,
Luttent ensemble avec intelligence ;
On leur prépare un festin d'importance.
Mais soit qu'alors, épanchant ses pavots,
Le doux *Morphée* abbaissât leur paupière,

Soit qu'un trajet fait de cette manière
Les disposât aux charmes du repos,
Dans une alcove à l'instant mes héros
Sur l'édredon vont finir la journée. —

Le lendemain, sous deux épais rideaux,
On passe au lit la grasse matinée. --
« *Phébus est presqu'au milieu de son cours,*
» *Réveillez-vous,* sages ? — Que vous importe ?
» A quel propos nous tancer de la sorte,
» N'avons-nous pas encore deux grands jours ? -
» *D'un Philosophe est-ce là le discours !....*
» *Solon, Solon ! quelle erreur déplorable !* »
Ainsi parloit la raison secourable :
Pauvre raison ! c'est parler à des sourds.

Après avoir d'un repos délectable
Bien savouré les tranquilles douceurs,
Vers le midi nos graves voyageurs
Quittent le lit pour passer à la table.
Là, de nectar on s'abreuve à grands flots,
Vingt coupes d'or présentent l'ambroisie,
Le cœur s'épanche, une heureuse saillie
Fait circuler la joie et les bons mots.
L'après dîner la tête est un peu prise,
On ne sauroit s'occuper de travaux,
Au lendemain la partie est remise.
Déjà le jour penche vers son déclin.
Pour s'amuser on parcourt le jardin,

Et de nouveau, l'apétit qui s'aiguise
Par l'exercice, au fond d'un boulingrin,
Fort à propos trouve la nappe mise :
Le jour finit par un second festin.

Le lendemain (il faut rendre justice
A nos savans), à peine des bosquets
L'aube blanchâtre éclairoit les sommets
Qu'il sont debout, brûlant d'entrer en lice,
Et de remplir leurs généreux projets.
Leurs instruments dès la veille sont prêts,
Et les voilà qui traversent la plaine.

Mais sur les bords d'une claire fontaine,
Douze beautés, ô contre-temps fatal !
Leur ont offert un déjeûner frugal,
Refuse-t-on des offres si pressantes,
Faites sur-tout par des Nymphes charmantes,
Chez qui l'esprit aux graces est égal ? —
« Que faites-vous, ô *Thalès !* ô mon maître !
» Le temps s'enfuit, songez à le saisir ».
Thalès n'entend que la voix du plaisir,
Et deux beaux yeux ont transformé son être.
Le front paré des roses du Printemps,
L'amour s'invite à ce festin champêtre,
Et rit tout bas des transports trop plaisants
Qu'en nos barbons la volupté fait naître.
A ce banquet ont succédé des chants,

Aux chants, les jeux et les danses légères,
Le charme est fait. Ah! Messieurs les Savants,
Vous voilà pris aux filets des Bergères.
De la raison tous les efforts sont nuls.
Ce beau projet, est-ce ainsi qu'on l'oublie?
Pauvre voyage!.... Adieu tous les calculs!
Ciel!.... Quel affront, quelle perte infinie
Pour le *Portique* et pour l'Astronomie!....

Les voilà donc ces Philosophes vains,
Comme aisément leur raison se fourvoie!
Triomphe, amour!.... Et vous, foibles humains,
Consolez-vous. — Mais quels transports soudains
Ont remplacé les accents de la joie?
Solon, *Thalès* à la colère en proie,
Fiers champions vont en venir aux mains.
Fatal présent, du courroux des destins,
Ainsi jadis *Hélène perdit Troie*.

Je reconnois l'ouvrage de l'Amour;
Ce Dieu se plaît à brouiller les cervelles.
Vous avez vu, pour ses poules fidelles,
Un coq altier, Sultan de basse-cour,
D'un œil jaloux dardant mille étincelles,
Fatiguer l'air sous le choc de ses aîles,
Et provoquer, par un cri martial,
Le fier dépit d'un insolent rival.
Sans ravaler d'aussi grands personnages,
Pour la beauté, dont l'attrait les séduit,

Ainsi l'amour avoit armé nos sages.
Heureusement le voile de la nuit
Vint dissiper ces belliqueux orages.
Force leur fut de chercher un réduit.
En deux partis la troupe se disperse,
L'un contre l'autre aigris plus que jamais;
Les fiers vaincus, sans implorer de paix,
Vont; en suivant un chemin de traverse,
Coucher au bois, les vainqueurs au palais.

Aux passions quand le destin nous livre,
On dit bien vrai, la nuit porte conseil.
J'ai lu cela dans un assez bon livre.
Qui fut pénaut quand advint le réveil?
Ce fut, ma foi, les Sages de la Grece.
Le baume heureux d'un tranquille sommeil
Des combattants a dissipé l'ivresse,
Et *Mars* honteux s'enfuit avec l'*Amour*.
Déjà l'aurore, à la face vermeille,
A reveillé les oiseaux d'alentour.
Un peu confus des erreurs de la veille,
Chacun rougit en revoyant le jour.
C'est le dernier : bientôt le terme expire.
Nos voyageurs n'avoient rien fait encor;
A leurs travaux le reste peu suffire,
Mais il s'agit de les mettre d'accord,
Et ce point-là n'est pas le plus facile.
Dans un savant l'amour-propre est bien fort,
Un rien suffit pour enflamer sa bile.

On se rapproche, on s'excuse d'abord ;
En s'excusant, le vainqueur indocile
Laisse entrevoir que les vaincus ont tort :
Le temps s'écoule en dispute inutile.
Le crépuscule a beau les avertir,
Déjà *Phébé* lève son front tranquille ;
Soins superflus, rien ne peut les fléchir.
Enfin la nuit termine la chicane.
Le char paroît. — « *Allons, il faut partir* ».
Avec la honte et le vain repentir,
On les rapporte au pied de leur platane.

Mylords, Messieurs, profitez de l'avis,
Tel est souvent le fruit de vos voyages.
Jamais les fous n'en reviennent plus sages,
Autant vaut-il rester en son pays.

Guidés sans cesse au gré de la folie,
De nos beaux ans nous abrégeons le cours.
Ce que mes Grecs ont fait pendant trois jours,
Nous le faisons pendant toute la vie.

Je parle à vous, beaux faiseurs de projets,
Dans le repos vous passez la jeunesse,
Dans l'âge mur, hélas !.... combien d'excès !
Le temps enfin amène la vieillesse.
Triste saison, que l'on perd en procès.

Par M. MARANDON.

BONNE MINE A MAUVAIS JEU.

CERTAIN enfant de la Garonne
Devers le soir, un jour, entre chez Jousserant *
Demande un verre d'eau, s'assied, se déboutonne,
Et fait du bout du doigt sonner le cure-dent.
« Quellé chienné dé vie ! oui lé diable m'enlève,
Dit-il sur la banquette aussitôt s'étendant,
» Jé sens qu'indubitablément
» Pour peu qué céla dure il faudra qué jé crève ».
Comment crever ! ici dira quelqu'un.
Long-temps donc il avoit, ce jour là, tenu table ?
— Eh ! mon Dieu non ! Mais las ! le pauvre diable,
Depuis la veille étoit à jeun.

* Limonadier célèbre.

Par M. MUGNEROT.

CONSEIL D'AMI.

D'UNE belle et grande Duchesse
Corville étoit le favori.
Il plaisoit fort à sa Maîtresse
Raison de plus pour déplaire au mari.
Le Duc, un jour, dit à mons de Corville :
Si vous rentrez dans ma maison,
Je vous ferai donner mille coups de bâton :
La Duchesse en amante habile :
Et moi, si tu n'y rentres pas,
Je t'en ferai donner deux mille.
L'Amant, à ce discours, répond par un hélas !
Trop effrayé de la menace,
Il va trouver son confident.
Que feriez-vous, lui dit-il, à ma place ?
— Pauvre nigaud ! double innocent.
Je suis surpris que le choix t'embarasse,
Si tu sais le calcul. Pourquoi tant barguigner
Quand on voit clairement cent pour cent à gagner.

OBSERVATION.

CHACUN a son tour ou l'aura,
J'en eus vingt fois l'expérience;
Qui te fit danser, dansera,
C'est un effet de providence;
Voyez-vous ce jeune Officier
Fléau des conjugales flammes,
Il attrappe cinq ou six femmes
Pendant ses neuf mois de quartier;
Quand il passe la cinquantaine
Il épouse une aimable enfant
Qui fait payer au Capitaine
Les dettes du Sous-Lieutenant.

Par M. PONS DE VERDUN.

LA BONNE FOI.

TU vas donc encore être mère?
Et quel est le mortel heureux
Qui t'a fait cet enfant, ma chère?
—Eh! que sais-je moi? Ce sont eux.

LE GASCON LÉGER.

MIEUX vaut danser que de mourir de faim.
Or, un Gascon, sans resssource et sans pain,
D'être danseur bientôt se mit en tête :
Il se redresse, et d'un air de conquête,
Va consulter un maître de ballets.
— Je vous fais part, Monsieur, de mes projets ;
— Je veux danser : — Vous êtes lourd, je pense,
— Et ce défaut est grave pour la danse.
— Moi, Cadédis plus léger que l'éclair
— Je vais si haut, que je m'ennuis en l'air.

Par M. le Chevalier DE MEUDE-MONPAS.

EPITAPHE DE MADAME DE * * *.

FEMME infidelle et Maîtresse accomplie,
L'hymen et l'amour n'ont pas tort,
Le premier de pleurer sa vie,
Le second de pleurer sa mort.

LES DEUX ORPHÉES.

JADIS Orphée en soupirant ses airs
Sur les rochers opéra des merveilles,
Lions, Baudets quittoient prés et déserts
Et l'écoutoient de toutes leurs oreilles.
Or de nos jours, un Pradon d'opéra
Veut remplacer le chantre du Riphée
Plus d'un Baudet je crois l'aplaudira,
Mais, pour cela seroit-il un Orphée ?

Par M. A*** *Secrétaire du Cabinet de Madame.*

L'ÉTOURDERIE.

AUPRÈS de sa précoce Dame
Sentant du mal pour accoucher,
Jean au choix d'une Sage-femme
Révoit : qui donc aller chercher ?
Comme il consultoit la famille,
Agnès se met de l'entretien,
Une, dit-elle, connois bien
Qu'avoit ma cousine, étant fille.

Par M. G** ***

MA DERNIERE AVENTURE.

Depuis long-temps je voyois Alison,
J'aimois ses traits, ses yeux et leur naïf langage,
J'aimais sa taille, son visage,
Sa timidité, son jargon,
Quoiqu'il fut jargon de village;
Pour son pied léger et mignon,
Oh je n'aimois rien davantage.

Depuis long-temps je suivois Alison,
J'osois, du Dieu Plutus, lui parler le langage,
Et je lisois, sur son visage,
Qu'elle entendoit mal ce jargon;
On ne l'entend point au village;
Aussi, son pied leste et mignon
Me fuyoit toujours davantage.

Un jour enfin, je surpris Alison,
J'osai, du Dieu d'Amour, lui parler le langage,
Et je crus voir sur son visage
Qu'elle entendoit mieux ce jargon.
Ah! comme on l'entend au village!
Aussi, son pied leste et mignon
Ne sut pas me fuir davantage.

Un autre jour, seul avec Alison,
De mon amour encor, je parlai le langage;
Je crus voir rougir son visage.

Ah ! quel moment.... Plus de jargon,
Nous étions fort loin du village.
Je vis, je pris son pied mignon,
Je vis, je pris bien davantage.

Que vois-je, hélas ! tu pleures, Alison,
Tes yeux, de la vertu parlent bien le langage,
Comme il s'embellit ton visage !
J'admire jusqu'à ton jargon
Quoiqu'il soit jargon de village.
Voyons encor ton pied mignon.
Ne verrez-vous rien davantage?

Par M. MEJAN DU LUC.

LE BON AVIS.

Ce matin, écrivoit Dorilas à Valère,
» En duel je me suis battu,
» Et j'ai tué mon adversaire :
» Ami, que me conseilles-tu ».
Arrive réponse à la lettre :
Elle contient ces mots pour tous avis.
» Je charge le Porteur, ami, de te remettre
» Deux éperons et cent louis.

Par M. PASQUET *à S. André de cubzac.*

SOTTISE PUNIE.

J'EUS le bonheur dernièrement
D'être en nombreuse compagnie,
Où se trouvoient, également,
Gens d'esprit, de discernement,
Quelques savants : pas un génie !
(Oiseau rare dans ma Patrie)
D'autres sans goût, sans agrément,
Et des sots illustres : vraiment
Je me crus à l'Académie.

On y parla de poësie,
Champ fécond pour les amateurs ;
La critique libre et sincère,
S'armant d'un glaive salutaire,
Guidoit les appréciateurs ;
Et par leur organe sévere,
Condamnoit la verve éphémère
De nos plats versificateurs ;
Quand un de nos Littérateurs,
Qui tenoit la grande partie,
Nous dit, quoiqu'avec modestie,
Avoir tant lu, tant retenu,
Qu'il n'étoit point d'Auteur connu,
Dont il ne sût par cœur l'ouvrage ;
Et que, quelques vers qu'on citât,
Il gageroit d'être en état

D'en indiquer presque la page.
Le propos nous parut hardi:
Chacun, surpris de son courage,
Disoit (tout bas, crainte d'outrage;)
C'est un Gascon; il a menti:
Poussons à bout ce personnage.

Et, sans lui donner de répit,
Fût-il dû broncher, où se taire,
De vers il fut fait grand débit.
On lui proposa du Voltaire,
Du Corneille, grand et petit,
Et du Racine et du Molière:
Il en plut une fourmillière.
Et le lettré, qu'on applaudit,
Les classa comme il l'avoit dit.

Mais une femme atrabilaire,
A qui ce mortel importun,
Par ses vers, avoit su déplaire,
Croyant le confondre, en fit un,
Qui n'avoit pas le sens commun.
Eh bien, Monsieur ....Dit cette femme.....
Notre héros ne s'y méprit.
Ce vers là, lui dit-il, Madame,
Est de la chercheuse d'esprit.

Par M. MENARD.

LE PRUNIER.

UN Aumônier de feu notre bon Roi,
Dans un jardin, près de gente fillette,
Savoit du temps faire un fort bon emploi,
Ce n'étoit pas qu'il lui contât fleurette;
Sans dire mot il alloit son chemin,
Et tellement qu'il faisoit à la belle
Voir maints pays sans sortir du jardin.
Henri surprend le Sire et la Donzelle,
Il ne dit mot, prudemment se retire,
Et l'Aumônier croit que pour son honneur
Il n'aura point à craindre la satire :
Or, il arrive au Château vers midi.
En le voyant, Henri l'appelle à lui;
« Où ce matin avez-vous dit la messe ?
» Je m'attendois à la votre aujourd'hui.... »
Pour lui répondre, il croit user d'adresse,
« Sire, dit-il, j'allois officier,
» Quand j'ai mangé par mégarde une prune.
» Ventre saint gris, c'est vrai mon Aumônier,
» Me promenant au jardin, par fortune,
» Je vous ai vu secouer le prunier.

Par M. LOUET.

LE GROS MOT.

CONTRE un jeune étourdi, la précieuse *Hortense*,
Un jour porta sa plainte au grand Prévôt de *Blois*.
A l'ouïr, il étoit question d'une offense,
Qui blessoit gravement le bon ordre et les lois,
Et partant reclamoit une prompte vengeance. -
« Or ça, dit le Prévôt, de quoi nous plaignons-nous?
» Jasons un peu tous deux, ma chère Demoiselle. -
» Ah Monsieur, c'est un monstre, et cette injure est telle
» Que j'en rougis encor de honte et de courroux. -
» Que vous a-t-il donc fait? - Eh rien, lui répond-elle;
» Mais il m'a dit, ô ciel .... Eh bien? -- *sucre de vous.*
» Allons, vous vous moquez, c'est une bagatelle
» Qui ne mérite pas qu'on fasse autant de bruit.
» Où l'injure n'est pas, faut-il qu'on la suppose?
» - Mais, Monsieur, ce n'est pas aussi ce qu'il m'a dit,
» Et vous comprenez bien.... - Ah si c'est autre chose,
» Entendons-nous. Parlez nettement sur ce point. -
» Fi donc, Monsieur, jamais! — Eh pourquoi non? -- Je n'ose.
» On! parbleu, parlez donc, ou ne vous plaignez point;

» Vous conviendrez qu'ici ma patience est grande. » —
Force lui fut enfin de lâcher le gros mot,
Mais.... là.... tout à travers. Lors le malin Prévôt :
» Et vous nommez cela du sucre ?.... Ah ! la friande !

Par M. MARANDON.

DÉCLARATION D'UN PRATICIEN.

VOUS pour qui je suis chaque jour
Dans les soupirs et dans les transes,
Madame agréez mon amour,
Circonstances et dépendances.

Par M. PONS DE VERDUN.

LE HABLEUR PRIS SUR LE FAIT.

ANECDOTE.

CITANT un fait, Bardus fut contredit :
Il se fâcha. Croit-on que je radote,
Cria Bardus ? Puis faisant l'érudit,
Le fait est sûr, dit-il, c'est Hérodote
Qui l'a transmis, Auteur judicieux,
Et dont le livre est le plus précieux
De tous les miens..... Je gage le contraire,
Dit un témoin, — mais c'est m'injurier,
Reprend Bardus. — Vous plaît-il parier,
Ajoute l'autre, ou bien il faut vous taire ?
Je gage donc (notez bien chaque point,)
Qu'il ne se trouve en nulle histoire Grecque
Rien de pareil, et que vous n'avez point
L'Auteur cité.... ni de Bibliothèque.
A ce discours, Dieu sait combien de ris;
Qui fut pénaut? Ce fut le personnage,
A tant se tut, c'étoit le parti sage,
Car le *Bardus* perdoit les trois paris.

Par M. D** T*********

AH! QUELS REGRETS

TANDIS qu'à traduire un Roman
S'occupoit l'Ecrivain Pancrace,
Dans son cabinet brusquement
Entre un valet. O malheur! ô disgrace!
Madame touche à son dernier moment:
Venez vîte, Monsieur. — J'ai deux phrases encore
A retoucher: qu'on attende un moment.
Le valet part; et lui très-posément
Les polit et les élabore.
Tout de nouveau Bourguignon reparoît.
Accourez donc, Monsieur, elle va rendre l'ame.
Plus que deux mots, et puis c'est fait.
Pour la troisième fois arrive le valet.
Je vous le disois bien, hélas! - Comment? — Madame
Vient d'expirer. — Quoi tout de bon?
Vraiment, j'en suis fâché, mon pauvre Bourguignon,
C'étoit une bien bonne femme.

Par M. MUGNEROT.

LE FILS INTÉRESSÉ.

Oui cher ami mon péré mé désole,
Me dit hier certain gascon
Grand partisan des sables du pactole,
Il sé ruiné tout dé bon
Né crois pas qué cé soit une simple vetille
Sandis j'aurois dé plus
Au moins cent mille écus
S'il ne fut pas entré dans ma famille.

Par M. DE GASCICOURT, *Avocat.*

ÉPITAPHE.

Cy dessous gît Monsieur Dasnières,
Agé de soixante ans et plus
Il fit épouser ses écus
A la perle des Chambrières;
Si vous priez pour les cocus
Il aura part à vos prières.

Par M. PONS DE VERDUN.

LA MATRONE DE BIZANCE.

Sexe enchanteur, mais souvent un peu traître,
Que l'homme accuse, et dont il suit les loix;
Si contre vous, trop coupable peut-être,
Ma Muse encore ose élever la voix,
Ah! pardonnez..... Quand mon audace affronte
Vos droits puissants dans mes vers méconnus,
Votre vengeance est bien sûre et bien prompte,
De tous mes torts combien je suis confus !....
Oui, *Diomède* a dû mourir de honte
D'avoir versé le beau sang de *Vénus*.
Non, non, mes traits ne vous blesseront plus,
Je l'ai juré. --Grace encor pour ce Conte.

De *Nourédin*, de la belle *Azémis*
L'hymen venoit d'unir les destinées.
Dès le berceau, l'un à l'autre promis,
Ils bénissoient leurs chaînes fortunées. -
» O *Mahomet* !.....Tes célestes *Houris*,
» Disoit l'époux, ne sont rien auprès d'elle.
» Voilà l'objet de ma flame éternelle ;
» Un seul regard un regard d'*Azémis*
» Pour *Nourédin* vaut tout ton Paradis.
» Le temps jaloux, l'absence, la mort même
» N'éteindra point un sentiment si doux.
» Si le destin m'enlève ce que j'aime
» Des mêmes traits qu'il frappe son époux »

A cet aveu, dont le charme l'enivre,
La jeune épouse embrasse *Nourédin*,
De pleurs d'amour elle inonde son sein:
» O mon ami, pourrois-je te survivre!
» Si, de l'hymen éteignant le flambeau
» L'ange de mort *Asrail* frappoit ta tête,
» Crois-en sa foi, ton *Azemis* est prête
» A s'enfermer dans le même tombeau ».

Certain *Périz*, génie un peu caustique
(Bon homme au fond; un *Périz* l'est toujours)
Du haut des airs écoutoit leurs discours.
Ce dévouement lui paroît héroïque.
Mais...il en doute, à ne vous point mentir
» Sermens d'amour ont grand besoin de preuve.
» Voyons, dit-il, pour nous en éclaircir
» Mettons un peu nos époux à l'épreuve.

Voilà soudain la belle de languir,
Comme ces fleurs du Zéphir délaissées.
De son beau tein roses sont effacées,
Le sang bientôt, dans ses veines glacées,
Suspend son cours. Hélas! elle n'est plus.
O *Nourédin*, tes pleurs son superflus,
L'ange inflexible est sourd à ta prière:
Et t'a ravi cette épouse si chère;
Son corps charmant à la terre est rendu,
L'infortuné gémissant, éperdu
Suit à pas lents la marche funéraire;

Dans le tombeau le voilà descendu.

Environné de mille objets funèbres,
Il se complaît en ce séjour de deuil;
Et d'*Azemis* embrassant le cercueil,
Il veut mourir au milieu des ténèbres.

Sur le *Bosphore* et les Monts d'alentour,
Déjà trois fois la diligente aurore
A précédé le char du Dieu du jour.
Le triste époux n'en vit point le retour,
Et sur le marbre il soupiroit encore.
Son œil s'éteint dans un torrent de pleurs,
Dans les tourments d'une lente agonie:
Il succomboit.... Mais l'épreuve est finie,
Son *Azemis* n'étoit qu'en létargie.
Le bon *Periz*, témoin de ses douleurs,
Tout doucement la rappelle à la vie.
Quoique plongé encor dans le sommeil,
A la paleur sur ses traits répandue
Déjà succède un coloris vermeil.
Un long soupir précède son réveil:
» Ciel!...Quels objets viennent frapper ma vue!
» Dit-elle; où suis-je?

NOUREDIN.

O ma chère *Azemis!*
Seroit-il vrai, me serois-tu rendue!

Par quel prodige !....Ah !.. Mes sens affoiblis
Vont succomber aux transports de ma joie.
La mort avare a donc lâché sa proie?
Depuis trois jours je t'appellois en vain;
J'allois te suivre.

AZEMIS.

Aveu cher et funeste!
Depuis trois jours !....Quel horrible dessein!
Cruel !

NOURÉDIN.

Tu vis; oublions tout le reste.

AZEMIS.

Oui, je renais, ô mon cher *Nouredin*!
Mais pour mourir de plaisir sur ton sein.

NOUREDIN.

Tendre *Azemis*, mes regrets, mes alarmes,
Sont trop payés, quittons ces tristes lieux,
Sombre séjour d'amertume et de larmes.
Mais ce linceul pourroit blesser les yeux.
Eh! quoi, nul voile en ce manoir affreux!
Je vais chercher, pour en couvrir tes charmes
Un vêtement qui soit plus digne d'eux.

En ce tombeau souffre que je te laisse
Un seul instant; je vole... Je reviens
Te dérober à ces tristes liens.

Il dit. Soudain l'heureux époux s'empresse
Devers la ville. Il s'éloignoit encor,
Lorsqu'en ces lieux, aux sons bruyans du cor,
Voici venir le Sultan de *Bizance*.
De vingt Chasseurs *Soliman* escorté,
Couroit un daim fuyant de ce côté.
Près du tombeau, par hasard, il s'avance;
Il apperçoit une foible clarté;
Un mouvement de curiosité,
Vers la lueur d'un pas discret le porte.
De son cheval le Prince est descendu,
Et de la main éloignant son escorte,
Le corps penché, sur un pied suspendu,
Du monument il entr'ouvre la porte,
Mais quel spectacle étrange, inattendu,
En ce moment vient s'offrir à sa vue!....
Une beauté touchante, à demi-nue
Dont la pudeur et l'aimable embarras
Semblent encor rehausser les appas,
Contraste avec l'appareil du trépas;
A son aspect, notre belle éperdue
Pousse un grand cri, dérobant de son mieux
Certains trésors à son œil curieux.
L'heureux Sultan s'avance et la rassure.

SOLIMAN.

Calmez vos sens, jeune et charmant objet,
Le hazard seul m'a pu rendre indiscret ;
Mais vous surprendre et vous faire une injure !.
C'est un soupçon dont ma fierté murmure.
Ah ! loin de moi cet indigne projet !.....
Ces yeux divins dont je sens la blessure
Vous sont garants d'un sentiment plus doux,
Surpris, charmé, tremblant à vos genoux
Rien dans mes vœux n'est à craindre pour vous.
C'est *Soliman*, c'est moi qui vous le jure.

AZÉMIS.

Vous Soliman !...ô mon maître !..ô mon Roi !
Quel dieu propice à comblé mon attente ?
Ah ! par pitié de ce séjour d'éfroi
Daignez tirer votre esclave tremblante.

SOLIMAN.

Vous prévenez mon plus ardent desir,
Mais... que penser ?... et par quelle aventure
En ce tombeau le sort vient-il m'offrir
Les plus beaux traits qu'ait formés la nature ?

AZÉMIS.

N'exigez point un récit douloureux
Qui de mon cœur aigriroit la blessure.

Des scélérats m'ont mise dans ces lieux
Après m'avoir meurtrie et dépouillée.
Depuis trois jours, mourante, désolée,
J'implore en vain les hommes et les dieux,
Et de mes pleurs cette tombe est mouillée.

« O ciel ! reprend le Sultan furieux,
» Quoi !... dans *Bizance* à tant de barbarie...
» On peut oser.....! elle sera punie.
» J'en jure ici, j'en jure par vos yeux,
» Ces yeux charmants dont mon ame est ravie.
» Ce Doliman couvrira vos attraits.
» Séchez vos pleurs, venez dans mon palais,
» Ah ! je le sens, des charmes si parfaits
» Y vont causer un peu de jalousie ».

A ce discours la pleureuse aguerie
Répond déjà par un léger souris.
Le Prince alors, en rappellant sa suite,
Sur son cheval prend en croupe *Azémis*
Pique des deux et s'éloigne au plus vîte.

Du manoir sombre à peine ils sont sortis
Que *Nourédin* entre, se précipite,
De son épouse apportant les habits
Que devint-il?.... Quelle fut sa détresse
De n'y plus voir l'objet de son amour?
Du monument il fait vingt fois le tour.

Au Ciel, aux bois, aux échos il s'adresse ;
Rien ne répond ; hélas ! point d'*Azemis*.
Non loin delà vivoit un bon *Dervis*,
Vers *Nourédin* lentement il s'empresse :

LE DERVIS.

O Musulman ! reprenez vos esprits ;
Au désespoir pourquoi livrer votre ame ?
Que cherchez-vous, et que vous a-t-on pris ?

NOURÉDIN.

Ce qu'on m'a pris ?.... Ciel ! on m'a pris ma femme.

LE DERVIS.

Près de ce roc qu'ombragent deux palmiers,
Je viens de voir vingt brillants cavaliers
Dont l'un en croupe emmenoit une dame.

NOUREDIN.

C'est *Azemis*. Ah ! sans doute, ses pleurs
Etoient garants de sa peine mortelle ?

LE DERVIS.

Non, sans contrainte, avec ses ravisseurs
Elle marchoit, mon fils.

NOUREDIN.

Ce n'est pas elle :
A sa beauté bien moins qu'à ses douleurs,
Sage *Dervis*, vous l'auriez reconnue.

LE DERVIS.

Un Doliman d'un brocard précieux
Cachoit un peu ses attraits à ma vue,
Car cette dame étoit à demi-nue.

NOUREDIN.

Pardon, c'est elle. Ah ! dans son désespoir
Elle n'osoit, cette épouse fidèle,
Se plaindre aux Dieux d'un forfait aussi noir.

LE DERVIS.

Mais..... à son guide, à ce que j'ai pu voir
Elle a souri.....

NOUREDIN.

Souri ! ... Ce n'est pas elle.
Je perds ici des moments précieux,
Vers la cité je vole pour m'instruire.
Adieu *Dervis*. La dame qu'en ces lieux,

Si librement vous avez vu sourire,
N'est pas l'objet qu'on enlève à mes vœux.

Tandis qu'ainsi notre époux généreux
Va demendant sa femme à chaque porte,
Le Roi, suivi de sa brillante escorte,
Par un détour échappe aux curieux,
Et vers le soir, dans un palais pompeux
Conduit la belle interdite, enivrée,
De tout l'éclat qui vient frapper ses yeux.
Le lendemain la voilà déclarée
Sultane-Reine : au sein des voluptés
Vous concevez qu'aisément elle oublie
Son *Nouredin*, la foi qu'elle a trahie,
Et ses serments mille fois répétés.
Serments trompeurs ....Et puis après comptez,
O mes amis, sur tous ceux de vos belles.

Bientôt un bruit circule et se répand
Parmi le peuple amateur de nouvelles,
Qu'en un tombeau l'épouse du Sultan
Avoit été par des mains criminelles
Ensevelie, et qu'un hazard heureux
L'avoit portée en ses bras amoureux.
Ce bruit s'accroît ; dans la retraite obscure
De *Nouredin* le voilà parvenu
Le malheureux languissant, inconnu
Pleuroit encor une épouse parjure.
Son ame s'ouvre à ce rayon d'espoir ;

« *Azemis* vit !... Je pourrois la revoir !...
» Prophète saint, daigne permettre encore
» Que je l'embrasse avant que de mourir.
» Comme son cœur va battre de plaisir
» En retrouvant un époux qu'elle adore ».

De ce moment l'insensé ne dort plus ;
Dans son bonheur le doute encor l'agite.
Vers le palais l'espoir le précipite,
Mais de la garde il essuie un refus
Très-peu civil. Interdit et confus,
Il persévère, implore, sollicite ;
Le Prince instruit de ses vœux importuns
Daigne l'admettre enfin, en sa présence.

Vers une estrade, où brûlent cent parfums,
Un peu troublé, le pauvre époux s'avance ;
Il se prosterne aux pieds de *Soliman* :

NOUREDIN.

De ton grand cœur, magnanime Sultan,
Ton humble esclave implore la clémence.
Ma jeune épouse, objet de mes regrets
Depuis un mois habite ton palais.
Rends ton esclave à l'époux qu'elle adore,
Et que ton nom glorieux, respecté
Des bords du *Gange* aux rives du *Bosphore*,
Vole et s'élève à l'immortalité.--

Le fier Sultan sent émouvoir son ame.

SULIMAN.

Quel est l'objet que ton amour réclame,
Jeune homme ?

NOUREDIN.

C'est *Azémis*.

SOLIMAN.

Azémis !...
Ciel ! que dis-tu ?

NOUREDIN.

Seigneur, elle est ma femme.

SOLIMAN.

La mienne aussi. Rappelle tes esprits ;
Quelque vertige.....

NOUREDIN.

O mon Prince, ô mon maître !
L'amour sans doute a troublé ma raison,
Mais *Azémis* respire en ta maison ;
Son cœur du moins ne peut me méconnoître ;
Si tu permets que ses divins appas
A mes regards puissent encor paroître.
Tu vas la voir accourir dans mes bras.

« Par Mahomet !... Cette aventure est neuve,
» Dit *Soliman*; Eunuques, *Bostangis*,
» Oui, je consens à faire cette épreuve,
» Partez, volez, ramenez *Azémis* ».

Bientôt paroît la belle radieuse,
L'or, les rubis éclatent sur son sein.
Elle apperçoit le tendre *Nourédin*,
Son front pâlit, et cet aspect soudain
A suspendu sa démarche orgueilleuse.
Mais réprimant une vaine terreur :
« C'est, lui dit-elle, oui, le voilà, Seigneur,
» Le scélérat de qui la barbarie
» Vivante encor, m'avoit ensevelie,
» N'en doutez pas, oui, je le reconnois.
» Au souvenir de ses affreux projets
» Mon cœur frémit, ma force m'abandonne !...
» Dieux !... Je succombe — en achevant ces mots,
Elle chancelle et tombe au pied du trône
Ne poussant plus que de foibles sanglots.
L'époux, frappé comme d'un coup de foudre,
Reste immobile. « Infame ravisseur,
» Dit le Sultan, Eh ! qui t'a pu résoudre
» A te porter à cet excès d'horreur ?
» Si jeune encor, quelle rage inconnue
» Mit dans ton sein ce barbare transport ?
» Vois ta victime expirante à ta vue ;
» Ah !... Sa douleur est l'arrêt de ta mort.

» Gardes, muets, qu'on saisisse le traître.
» De son trépas qu'on dresse les apprêts,
» Et qu'un supplice égal à ses forfaits
» Venge *Azémis*, les loix et votre maître. »

Il dit. Soudain, chargé d'indignes fers,
Hors du palais on arrache; on entraîne
Le *Nouredin*, qui respirant à peine,
Croit qu'au néant va rentrer l'Univers,
Puis qu'*Azémis* a pu rompre une chaîne,
Dont à son cœur les nœuds étoient si chers.

Pendant qu'au Ciel, insensible à ses larmes,
Le malheureux alloit rendre ses jours,
Le digne objet de ses chastes amours
Donnoit au Roi de nouvelles allarmes.
Le bon Sultan prodigue les secours,
Chacun la croit à son heure dernière;
Dans le palais le trouble est sans égal.
Enfin son œil se rouvre à la lumière.
O rare effet de l'amour conjugal!
Cette beauté qu'à peine un souffle anime,
Et qui touchoit aux portes du trépas,
Le front serain, et rayonnant d'appas,
Demande à voir expirer sa victime.

Sur un balcon, au gré de ses souhaits,
Près du Sultan la cruelle est placée,
De Musulmans une foule empressée

Se porte en flots dans la cour du palais,
Déjà le glaive et le bûcher sont prêts.
Chacun attend dans un morne silence.
Mais tout-à-coup un bruit lointain et sourd
De *Nourédin* annonce la présence ;
Le front baissé l'infortuné s'avance,
Le peuple suit, la garde est à l'entour :
La trompe en main, un hérault le devance ;
D'un œil mourant, il observe, il parcourt
La multitude à sa perte accourue,
De son trépas les instruments épars.
Puis vers le ciel il élève sa vue,
Et d'Azémis rencontre les regards.
Il veut parler, l'effort est impossible ;
Son cœur succombe à ce dernier revers ;
De tous les maux qu'il a déjà soufferts,
De ses tourments, voilà le plus sensible.

Jusqu'au balcon il arrive éperdu,
D'affreux flambeaux brillent sur son passage,
Et sur son front le glaive est suspendu.
En ce moment, rappellant son courage,
A la beauté si fatale à ses jours
Sa voix plaintive adresse ce discours :

« Je vais mourir ; après ta perfidie
» De tous les dons la mort m'est le plus doux ;
» Si du destin tu partageois les coups,
» Mon foible cœur eut regretté la vie.

» Mais je te laisse au faîte des grandeurs ;
» Je l'avouerai, ma tendresse importune
» Jamais si haut n'eût porté ta fortune,
» Et ce spectacle adoucit mes malheurs.
» Dans les liens d'un plus doux himenée,
» Perds, s'il se peut, tout souvenir de moi ;
» Ce *Nouredin*, qui ne vivoit qu'en toi,
» Sans murmurer subit sa destinée,
» En te laissant l'épouse de son Roi ».

Au glaive alors il présente sa tête.
Déjà le fer a brillé dans les airs :
Quand au milieu des foudres, des éclairs
Deux fois soudain une voix crie : *arrête* !
Le peuple, ému d'une sombre terreur,
Tombe et frémit le front sur la poussière ;
Du haut d'un char éclatant de lumière,
Le bon *Peri* dissipe sa frayeur.
Puis au Sultan il dévoile la trame
De l'infidelle et barbare *Azémis* ;
D'un bras nerveux, sans pitié pour ses cris,
De son balcon il arrache l'infame ;
Et le bûcher que dévore la flâme
De ses forfaits devient le digne prix.
De *Nourédin* on détache les chaînes
Le Roi l'éleve au rang de ses Visirs.
Mais cet honneur flate peu ses desirs,
L'infortuné, mort à tous les plaisirs,
Veut librement se nourrir de ses peines.

Dans sa retraite il obtient de rentrer.
Là, sans relâche irritant sa blessure
Il ne fit plus que gémir, soupirer,
Et de douleur on le vit expirer,
En prononçant le nom de la parjure.

Graces au ciel, mon histoire est au bout.
De mon récit, mesdames, que conclure ?
» Mais rien, Monsieur, tout cela, je vous jure
» Est rêve pur, conte à dormir de bout ;
De très-bon cœur, j'y souscris, après tout,
Le trait, au fond, est-il si condamnable ?
Pour un Sultan, qu'une belle eût trahi
Les feux discrets de son amant chéri,
Le procédé seroit impardonable ;
Mais *Azémis* doit paroître excusable
Car.... *Nourédin* étoit bien son mari.

Par M. MARANDON.

LE VETO.

JAMAIS n'a tant régné la haute politique.
Chacun la sait à fond : chacun du moins s'en pique.

Ce matin, en plein air, dans un grouppe nombreux,
(Au jardin où nâquit la liberté Françoise)
On s'entretenoit fort à l'aise
Et *de la Sanction et du Véto fameux ;*
Quelques-uns l'approuvoient, la plupart étoient contre :
Pourquoi, dit un Bourgeois, pourquoi donc s'effrayer ?
C'est un *nouvel impôt*. Eh bien il faut payer,
Il le faut et la chose aisément se démontre ;
Qu'il soit donc suspensif ou qu'il soit absolu
Je m'y soumets sans peine, oui, j'y suis résolu ;
Et tout onéreux qu'il puisse être,
En un point il me semble doux,
Puisque du moins, et Noble et Prêtre
Le pairont aussi bien que nous.

Par M. D** T******.

L'ÉVÊQUE ET SON CURE.

CONTE.

Mandé par son Evêque un Curé de campagne
A l'heure du dîné se rend chez Monseigneur.
Le Saint Prélat, en vrai Roi de cocagne
Sablant et Bourgogne et Champagne
De mets friands restauroit sa Grandeur.
Le Pasteur affamé lorgnoit d'un œil avide,
Comptoit les coups, mâchoit à vuide.
Fier ou distrait, du moins très-peu courtois
L'Evêque n'offroit rien au Curé vilageois;
Il lui parloit pourtant, d'un air d'indifférence,
De la moisson, des vins nouveaux.
Ah! Monseigneur, grace à la providence,
De cette année, en tout, j'admire l'abondance;
Nous avons manqué de tonneaux,
Tout est rempli, nos celliers et nos granges,
Et les moissons et les vendanges
De nos bons paysans couronnent les travaux.
Dans nos vergers et parmi nos troupeaux
Quelle fécondité! chose étrange et nouvelle,
Capable d'enrichir l'histoire naturelle;
C'est que ma vache a fait cinq veaux.
C'est une erreur de la nature,
Dit gravement sa prélature:
Quatre peuvent tetter, tetter en même temps;

Et le cinquième en ces momens
Que fait-il ? comme moi, Monseigneur, il regarde ;
L'Evêque lui sourit. Rapportez la poularde.
Curé, mettez-vous là. Qu'il fit un bon dîné !
L'esprit est bon à tout. Un sot auroit jeûné.

SUR UN CERTAIN MANDEMENT.

J'AI, Monseigneur, à vous donner
Le Conseil le plus salutaire,
Faites apprendre à raisonner
A Monsieur votre Sécrétaire.
Au sens commun cet ostrogot,
Pieusement dit anathême ;
Son mandement est aussi sot,
Que si vous l'aviez fait vous-même.

LES EXCUSES.

—Mon cher Figeac je te croyois du cœur;
Mais franchement une scène pareille
M'a démontré que j'étois dans l'erreur.
—Qu'ai-je donc fait, mon cher?-la sourde oreille
En plein café, devant trente témoins,
Lorsque Mondor osant te dire en face,
Que tu saignas du nez dix fois au moins,
Te citoit l'heure et le jour et la place.
—Conté grossier qué personne n'a cru,
Qui n'étoit pas digné dé ma colère;
On mé connoit et lé vin dé mon cru
Né passéra jamais pour dé l'eau claire.
—C'est en Gascon, sortir d'un mauvais pas;
Mais je t'attends à la seçonde injure,
Au mot *fripon*; pour cela jé té jure
Qu'en lé disant il né lé pensoit pas.
—Mais ce soufflet que d'une main fort leste
Il te donna? quelqu'un mé l'a dit, mais
Jé suis un peu miope tu lé sais,
J'ai pris ma foi lé soufflet pour un geste.
—Mais de sa canne enfin il te bourroit
Et tu gagnas, sans mot dire, la porte.
—Eh! donc, mon cher, quand j'ag'is dé la sorte
Je croyois bien que Mondor mé suivroit

Par M. Pons de Verdun

LE LIVRE BIEN ADRESSÉ.

A certain Grand qu'il ne connoissoit guère,
Un célèbre Auteur vint un jour
Dans le dessein de lui faire sa cour,
De l'un de ses écrits offrir un exemplaire.
Bien obligé, dit le titré Midas;
Mais, mon cher remportez le livre:
De ces graves objets je ne m'occupe pas,
J'en ai tant d'amusans à suivre!
Dans votre antichambre, en ce cas,
Répond l'Auteur piqué comme il doit l'être,
J'oserai le laisser: là, si le sort lui rit,
Parmi vos gens du moins, il tombera peut-être
Dans les mains d'un homme d'esprit.

Par M. MUGNEROT.

LES ÉVANOUISSEMENTS,

OU LE BON MARI.

L'époux d'Alix, au retour d'un voyage,
Surprit un jour cette épouse volage
Avec Lubin dans un heureux transport,
Prouvant au mieux que les absens ont tort,
Quel coup fâcheux ! quelle infortune extrême
Pour nos amants et pour l'époux lui-même !
La pauvre Alix, dans ce fatal moment,
S'évanouit et perd le sentiment;
Mais cette fois l'excès de sa foiblesse
Vient de la peur et non de la tendresse,
Elle n'est plus qu'un objet de pitié;
De son côté, l'amoureux effrayé,
Prend ses habits, saute par la fenêtre,
Osant braver un destin qne peut-être
En demeurant il sauroit éviter :
Il meurt, hélas !.....Qu'on va le regretter !
Du premier choc la Dame un peu remise,
Des yeux le cherche, inquiète et surprise,
Et sans tarder, elle apprend qu'il n'est plus !
En l'apprenant, ô regrets superflus !
Désespérée et prête à rendre l'ame,
Elle soupire et de nouveau se pâme....
Son cher mari, dans cette occasion,
Fut un héros de modération;

Il secourut la belle évanouie,
La rappella doucement à la vie
Par mille soins tendres et caressants,
N'oublia rien pour r'animer ses sens,
Ni les odeurs, ni sur-tout l'eau des Carmes...
Mais il fit plus. Il respecta ses larmes.
En noble époux, voulut, pendant huit jours,
A sa douleur laisser un libre cours,
Et quand elle eut terminé cette épreuve,
Ivre d'amour, il la reprit pour veuve.

Par M. JAMES DE S. LEGER.

RIEN

RIEN DE TROP *.

O temps fameux des Grecs ! beaux jours que j'idolâtre !
Temps où dans le Lycée, au portique, au théâtre,
Les Sciences, les Arts et les talents divers
Enchantoient des mortels maîtres de l'Univers ;
Age illustre où naquit la noble poësie,
Age de Periclès, de Platon, d'Aspasie,
Vous avez vu sur-tout fleurir la liberté.
La liberté, des Grecs fut la Divinité.
Est-il pour les humains quelque bonheur sans elle ?
Peuple heureux, les François vous ont pris pour modèle.
Nous aimons, comme vous, les Arts et la raison,
Et la Phylosophie a sur notre horison
Fait descendre par fois une utile lumière.
Mais cette liberté, des biens source première,
Cette Nymphe adorable au regard noble et doux
Viendra-t-elle bientôt habiter parmi nous ?
Oui, je la vois déjà qui plane sur nos têtes :
A travers les éclairs, à travers les tempêtes
Elle arrive : la paix a marché sur ses pas,
Et nos tyrans plongés dans la nuit du trépas,

* Il y a dans la Fontaine une Fable qui porte le même nom, et c'est hélas ! la seule ressemblance que l'Auteur ait avec ce grand homme. *Note de l'Auteur.*

N'étouffent plus la voix de nos Muses timides.*
Sur nos luths enhardis que nos doigts plus rapides
Célèbrent à l'envi cette fille des cieux !
Soyons libres pourtant et non licencieux,
Et si l'indépendance est le trésor du sage,
Ne la profanons point par un coupable usage :
Qui veut la conserver en jouit sobrement.
La Fontaine est sans doute un narrateur charmant ;
Mais il a des tableaux voisins de la licence.
Puissé-je l'imiter sans blesser la décence !

Dans Athènes jadis, né d'illustres parents,
Hippias les perdit à la fleur de ses ans,
Et se livrant aux goûts d'une folle jeunesse,
Bientôt dans son palais, grâces à sa richesse,
Vit en foule accourir d'aimables libertins,
Des belles aux doux yeux, aux charmes enfantins,
Des épicuriens à face rebondie,
Tous gens que nous nommons la bonne compagnie.
Ces Messieurs, chaque jour, à ses festins admis,
Tout en buvant son vin se disoient ses amis,
Empruntoient son argent pour lui prouver leur zèle,
Et les Dames sur-tout d'humeur très-peu cruelle,
Minaudant, souriant à ses moindres discours
L'enivroient, à longs traits, du poison des amours.

* Cette pièce a été composée au commencement de la tenue des Etats Généraux.

Tout au bout Hippias plongé dans ces délices,
Paraissoit annoncer des jours longs et propices.
Rien n'est stable pourtant, et le sort des humains,
Comme celui des Dieux, change au gré des destins.
Hippias s'endetta : c'est la suite ordinaire
Des désordres, des jeux. L'Aréopage sévère,
Tribunal si fameux chez les Athéniens,
Du prodigue Hippias fit saisir tous les biens.
Ses amis, quels amis ! soudain l'abandonnèrent,
Et même sans pudeur, dit-on, le chansonnèrent.
Les Dames, à leur tour, firent à leurs faveurs
Succéder les mépris et sur-tout les rigueurs.
Tant qu'au jeune Hippias il resta des richesses,
Il eut des complaisants, des flateurs, des maîtresses.
La fortune s'envole : adieu ce vain concours.
Tel le zéphir léger fuit avec les beaux jours.

Une maison aux champs, voisine de la ville,
Est tout ce qu'il possède : il y cherche un asyle,
Et là, dans un loisir morne et silencieux,
Maudissant à la fois les hommes et les dieux,
Il s'abreuve du fiel de la misantropie.
Platon l'avoit instruit dans la philosophie :
Mais Platon des mortels pardonnant les erreurs,
De la haine jamais ne sentit les fureurs.
Sa sagesse n'avoit rien d'âpre, de fâconche,
Et le miel, en tout temps, distilloit de sa bouche.
Le disciple indulgent dans la prospérité
Devint altier, chagrin dans la calamité.

Il interpréta mal les leçons de son maître.
Il avoit vu pourtant dans son réduit champêtre
Un certain Artapherne accompagner ses pas;
Autre sage manqué. Cet ami d'Hippias
Abhorroit les humains, les croyoit tous perfides,
Méchants, fourbes, cruels, intéressés, avides;
Ne les peignoit jamais que de noires couleurs,
Pleuroit de leurs succès, rioit de leurs malheurs;
Les appelloit brigands, loups ravisseurs, infames,
Et se plaisoit sur-tout à décrier les femmes.
Il avoit, d'Hippias entretenant l'humeur,
Rembruni son esprit et desséché son cœur.
Un jour qu'assis auprès d'une table frugale,
Ils s'escrimoient ensemble à parler de morale,
Hippias voit venir dans son humble séjour
Deux beautés qu'on prendroit pour des sœurs de
l'amour.
Il se lève; il accourt, reconnoît Théonele
Qu'escortoit Lycoris son esclave fidèle.
Hippias est saisi d'un doux étonnement.
Jadis pour Théonele un tendre sentiment
A brûlé dans son ame, et quel bonheur suprême,
Quand on est malheureux, de revoir ce qu'on aime!
Dans un bosquet champêtre il la conduit soudain.
L'aspect de cette belle a calmé son chagrin:
L'air en devient plus pure, la rose plus vermeille;
Lui-même s'emparant d'une simple corbeille,
Va cueillir à l'instant les fruits de la saison,
Les offre à Théonele, et sur un verd gazon

Tranquillement assise aux bords d'une onde pure,
Elle jouit en paix des dons de la nature.
Théonele en son cœur roule un dessein caché:
Par son ordre déjà Lycoris a marché
Sous les toits d'Hippias où le sombre Artapherne,
Tel que le noir Cerbere, aux portes de l'Averne,
Aboie incessamment contre l'humanité;
Artapherne à l'aspect de la jeune beauté
Sent de son front hideux fuir les nuages sombres,
Et la prend pour Vénus descendant chez les ombres.
Laissons-les un moment, et rentrons au bosquet.
Théonele déjà, pour remplir son projet,
Au sensible Hippias adressoit ce langage,
Qu'aux Nymphes répétoient les échos du rivage.

« Hippias, écoutez: lorsqu'à tous vos désirs
» Souriolt la fortune, et que dans les plaisirs
» Comme un songe léger fuyoit votre jeunesse,
» Vous m'avez fait l'aveu qu'une vive tendresse
» Pour moi, depuis long-temps, régnoit dans votre cœur.
» J'y parus insensible, et cachai t mon ardeur
» Avec soin, à vos yeux, je l'empêchai d'éclore.
» Je vous aimois pourtant, et je vous aime encore,
» Ce n'étoit point à moi de vous en informer:
» J'aurois dû contenir, j'aurois dû renfermer
» Ce secret qui m'échappe, et dont la connoissance
» Me fera par la Grece accuser d'imprudence.
» J'en rougirai long-temps; mais sachez qu'en ces lieux

» Je ne viens aujourd'hui que par l'ordre des
Dieux.
» Vous savez quels honneurs Athenes rend aux
graces,
» Je dormois, quand, de l'air franchissant les
espaces,
» Elles ont, par ces mots, dans l'ombre de la nuit
» En éveillant mes sens éclairé mon esprit.
» Nous t'aimons, Théocle, avec reconnois-
sance;
» Nous recevons tes vœux, quand ta main nous
encense.
» Nous savons qu'Hippias a des charmes pour toi,
» Et nous te promettons et sa main et sa foi,
» Pour te récompenser de tes pieux hommages,
» Il a cru tout-à-coup monter au rang des sages;
» En fuyant les humains que sans cesse il maudit.
» Va dissiper enfin l'erreur qui le séduit.
» Qu'il rentre dans les murs de la superbe Athènes
» Où l'amour de nouveau vient lui donner des
chaînes;
» Et qu'imitant sur-tout le reste des mortels,
» De festons et de fleurs il pare nos autels.
» Qu'aux Graces, en un mot, Hippias sacrifie,
» Jusques à ce moment un malheureux génie
» Offrant à ses regards un phosphore trompeur,
» L'a conduit aux plaisirs et non pas au bonheur.
» Nous le désabuserons; notre vive lumière
» D'un éclat tout nouveau frappera sa paupière.

» Digne de Théonoé et digne aussi de nous,
» Que sa félicité fasse mille jaloux.

» A peine ce discours a frappé mon oreille,
» Qu'étonnée et tremblante, en sursaut je m'éveille,
» Et reconnois bientôt les trois célestes sœurs.
» Ne convenez-vous pas de toutes vos erreurs?
» O mon cher Hippias! d'Alcibiade émule,
» Libertin comme lui, la flamme qui vous brûle,
» Vous égara d'abord, et sur mille beautés
» Promena tour-à-tour vos regards enchantés.
» D'un excès tout-à-coup vous tombez dans un autre.
» De l'amour inconstant jadis ardent Apôtre,
» Vous prêchez aujourd'hui l'insensibilité;
» Vous fuyez les plaisirs, et de la volupté
» Vous repoussez au loin la coupe enchanteresse.
» Votre affabilité s'est changée en rudesse;
» Que dis-je! avec horreur vous voyez les humains;
» Votre cœur les déteste, et des plus fiers dédains
» Vous osez accabler les Athéniens même,
» Ce peuple généreux qui vous plaint et vous aime:
» Mais en ces lieux, dit-on, vous avez un ami,
» Des humains, comme vous, implacable ennemi,
» Un certain Artapherne, espèce de sauvage,
» Qui n'est que misantrope et qui se croit un sage.
» Quel est cet insensé? Que fait-il avec vous?
» Ce fou sage à coup sûr digne de mon courroux,
» N'est qu'un vil charlatan échappé du portique,

» La raison n'eut jamais ce zèle fanatique.
» Oui, mon cher Hippias, je ne sais quel démon
» A placé près de vous ce singe de Timon.
» S'il blâme les plaisirs de l'aimable jeunesse,
» Ce n'est que par envie, et jamais la sagesse
» N'affecta ces dehors farouches et bourrus.
» Sans la douce indulgence, il n'est point de vertus.
» Regardez Périclès, Epicure, Aspasie,
» Et Socrate sur-tout, le Dieu de la Patrie,
» Les voit-on condamner l'amour, la volupté,
» Et d'austères atours couvrir la vérité ?
» Des graces, de Vénus adorateurs fidèles,
» A tout ce qui veut plaire ils servent de modèles,
» Et la vertu, la gloire ont consacré leurs noms,
» Imitez leur exemple et suivez leurs leçons.
» On n'est heureux et grand qu'en marchant sur leurs traces.
» Venez, venez, comme eux, sacrifier aux graces,
» Leur temple n'est pas loin: ne le voyez-vous pas
» Dans les airs s'élever ? j'y conduirai vos pas.
» Venez; sur leurs autels déposant des guirlandes,
» Nous leur présenterons nos deux cœurs pour offrandes ».

Que l'éloquence est forte alors qu'elle a recours,
Pour mieux persuader, au charme des amours!
De sensible Hippias l'ame est déjà blessée.
Malgré l'éloignement, présente à sa pensée

Théonele toujours intéressoit son cœur;
Et de ses vains projets ce discours est vainqueur.
N'écoutant plus alors que sa vive tendresse
Ce misantrope altier cède à l'enchanteresse.
Il tombe à ses genoux. Changé dès ce moment,
De-là suivre par-tout il lui fait le serment:
De la belle son sort va désormais dépendre.

Vers le réduit modeste il est temps de se rendre:
Ils quittent le bosquet et se donnant la main:
Tous les deux aussitôt en prennent le chemin:
Mais à peine arrivés, ô bisarre spectacle!
Artapherne déjà triomphant de l'obstacle
Qu'oppose à ses désirs la pudeur aux abois,
De l'hospitalité viole tous les droits,
Et donne à Lycoris des leçons de sagesse,
Comme n'en donnoient point les Sages de la Grece.
Hippias indigné, des mains du ravisseur,
Malgré tous ses efforts, l'arrache avec fureur,
De sa maison le chasse, et pleurant son injure,
La belle dans un coin rajuste sa coëffure.
- Eh bien! étoit-ce en vain que j'avois des soupçons,
Et d'Artapharne encor prendrez-vous les leçons?
Je vous suis, lui répond l'Athénien sensible:
Vous triomphez de moi par un charme invincible.
Les Graces elles-mêmes ont dicté vos discours.
Je m'entends appeler dans leur Temple et j'y cours.
Théonele, à ces mots, de Lycoris suivie,

A travers les sentiers d'une verte prairie,
Le conduit dans le Temple où les Sœurs de l'amour
Par l'ordre de Vénus ont fixé leur séjour.
L'Oracle est consulté : prompte à le satisfaire,
Une voix leur répond du fond du sanctuaire,
Et des tours ambigus fuyant l'obscurité,
S'exprime sans emphase et parle avec clarté.

« C'est nous, jeune Hippias, qui, par un noble zèle,
» Avons dans ta retraite envoyé Théonele.
» Tu cherches le bonheur : épouse-la soudain,
» Et cesse de haïr le pauvre genre humain.
» Le farouche Artapherne égara ta jeunesse :
» Il ne faut rien outrer, pas même la sagesse. »

Ces mots pour Hippias sont un ordre des cieux,
Et de nouveaux rayons viennent frapper ses yeux :
Avant son infortune aux Graces innocentes
Il avoit follement préféré les Bacchantes :
Il change de conduite ; indulgent, modéré,
Les systêmes trompeurs qui l'avoient égaré,
Ne le rendirent plus au sentiment rebelle,
Que dis-je ? Il se hâta d'épouser Théonele,
Sut entre les excès prendre un juste milieu,
Et ne fut, en un mot, trop sage ni trop peu.

Par M. le Chevalier DE CUBIERES.

AVIS AUX SOUPIRANS.

— Eh ! bien, depuis ma longue absence,
Dorval comment vont tes amours ?
Doyen des soupirans d'Hortense,
As-tu ?.... Je soupire toujours.
Quoi ! par tes mourantes œillades,
Tes petits vers, tes petits soins
Tes cadeaux et tes sérenades
Tu n'as gagné... ni plus ni moins.
Depuis quatre ans je la conjure
De me donner un peu d'espoir ;
Depuis quatre ans elle m'assure
Que j'aurois tort d'en concevoir.
— Mon ami, ton histoire est celle
De ce pauvre Monsieur Domain
Lequel vieillit dans la Gabelle
Et n'y put faire son chemin
Pour avoir eu la main trop belle.

Par M. PONS DE VERDUN.

LE VIVANT INHUMÉ.

OU

L'ENTERREMENT UN JOUR DE BATAILLE.

Porté par quatre Grenadiers
La terreur sur une civière
Couvert de sang et de lauriers
S'en alloit droit au cimetière.
Un Officier plaignant son sort,
Fermoit la pompe funéraire.
« Le vaillant la terreur est mort,
» Amis, mettez-le donc en terre.
» Non palsambleu, je vis encor
Dit-il, d'une voix de tonnerre. —
» Ne le croyez pas, mon Major,
» Répond le Grenadier Laronde.
» Car s'il est brave comme Hector,
» C'est le plus grand menteur du monde.

Par M. MALLET DE GENEVE.

LES TITRES ACADÉMIQUES.

CHEZ les Quarante, on dit que Monsieur
George
Très-bon Marquis, peu noble, infime Auteur
Brûle d'entrer : l'espoir de cet honneur
Fait que sans cesse il forge, il forge, il forge,
Petite prose et de plus petits vers ;
Mais tel desir chez lui n'est qu'un travers.
Onc le pauvret n'aura la docte chaise ;
Si faudroit-il, pour ce, qu'il fût titré
Moins récemment, ou bien ne lui déplaise,
Auroit besoin d'être un peu plus lettré.

Par M. D** T*****.

L'OBSTACLE.

EH bien, tu reviens de Paris !
Comment le trouves-tu. Dis-nous cela Jean Gille.
Oh, ma foi, les maisons, et n'en soyez surpris,
M'ont empêché de voir la Ville.

Par M. MUGNEROT.

LE COMÉDIEN DE SOCIÉTÉ.

HIER sur un théâtre bourgeois
Vous avez vu le Procureur Dubois
Jouant le Père de Famille.
C'est un rôle où vraiment il brille.
Avouez que sa diction—
Elle sent un peu trop l'étude—
Mais son organe est beau— très-rude—
N'a-t-il pas bien l'air d'un maître-fripon—
Le visage—très-large—il a beaucoup d'à-plomb—
Vraiment, lorsqu'il s'assied—il plane dans les nues.
Lorsqu'il se livre à toute sa chaleur;
Ses intonations—sont beaucoup trop aigues—
Les gestes excellents—les mains un peu crochues,
Mais songez donc que c'est un Procureur.

Par M. DE LA MONTAGNE, *Auteur de plusieurs Ouvrages dramatiques.*

LES MAUVAIS COMÉDIENS.

Deux Amateurs de Spectacle affamés,
Allèrent voir jouer la Comédie.
Tous les Acteurs faisoient pleurer Thalie
Et paroissoient au blâme accoutumés.
Je ne puis plus supporter ce martyre ;
Sortons d'ici, dit l'un des Spectateurs,
Et franchement les comiques Auteurs
Feront fort bien de suspendre leur lyre.
De bons Danseurs bientôt vous referoient,
Si vous restiez, lui disoit son confrère.
Je n'en veux point, reprit l'autre en colère ;
Car les Acteurs peut-être danseroient.

Par M. CASTAN DE LA COURTADE, *Avocat au Parlement de Toulouse.*

LE CHASTEAU DE FLANDRES.

Des bons Gaulois divinité gothique,
Hymen!... Jadis l'honneur de nos climats,
Combien tes dons ont rencontré d'ingrats,
Comme on se rit de ton pouvoir antique!
Chez nos François ton culte anéanti
N'est plus, hélas qu'un devoir de commande;
L'amant promet offrande sur offrande,
Mais de ton temple à peine est-il sorti,
Que désormais son zèle ralenti
N'y voudroit pas suspendre une guirlande.

La jeune *Elize*, au sortir du Couvent,
Dans le grand monde avec pompe amenée,
Depuis deux mois au Marquis de *Lorsant*
Avoit uni sa riche destinée.
Depuis deux mois, bien moins époux qu'amant,
Le fier Marquis enchanté de sa belle,
Toujours heureux, et toujours plus ardent,
Ne respiroit, n'existoit que pour elle.
Le terme est long pour un homme de cour.
A la franchise, aux feux du tendre amour,
Ce beau pays n'est pas long-temps propice:
Le pauvre *hymen* en éprouva les loix.
Près du Monarque un honorable office
Devoit fixer *Lorsant* pendant trois mois;
Qui l'auroit cru?.... Sa tendresse aux abois,
Ne dura pas le temps de son service.

Nos deux époux reviennent à *Paris*
Bien fatigués. Dans leur noble retraite
Le tendre amour ne les a point suivis :
Las .... ce n'est plus qu'un hymen d'étiquette,
Jours éternels et plus fâcheuses nuits.
Bientôt *Lorsant*, trop excédé d'ennuis,
A corps perdu dans le torrent se jette,
Quitte l'Agnès pour prendre la Coquette,
Devient l'effroi des pères, des maris ;
Et bien loin d'être infidèle en cachette,
Aux plus vantés il dispute le prix.

Elize apprend sans plainte, sans murmure,
De son époux les violents écarts.
Et pour l'ingrat toujours pleine d'égards,
De vingt affronts dissimule l'injure.
Plus le Marquis semble aggraver ses torts,
Plus sa moitié, froidement dédaignée,
A son malheur se montre résignée.
Enfin *Lorsant* éprouve des remords :
Non que son cœur d'une flame nouvelle
Veuille honorer cette épouse fidèle,
Mais du public il craint l'opinion :
Par ses travers il voit bien qu'il s'affiche,
Et qu'on peut plaindre, avec juste raison,
Le long oubli d'un objet jeune et riche
Dont la fortune étaya sa maison.
Aux yeux malins il prétend la soustraire
Sous un prétexte assez imaginaire,

A la campagne il la mène avec lui. -
« La solitude est mère de l'ennui,
» L'ennui, dit-il, pourra seul m'en défaire ».
Il se trompoit le généreux époux ;
Dans un air pur, dans un repos plus doux,
Le cœur d'*Elize* apprit à se distraire
Des soins du faste et de la dignité.
Malgré l'humeur qui le ronge lui-même,
Le malheureux eut la douleur extrême
De voir sa femme en parfaite santé.

L'expédient alloit mal à sa guise,
Le bon Marquis s'en apperçoit bientôt.
« Certes, dit-il, j'ai fait une sottise,
» L'air de ces lieux n'est pas ce qu'il nous faut :
» Mais tôt ou tard le sage se ravise.
» Près de la *Sambre*, au milieu des marais,
» J'ai par bonheur une excellente terre,
» Où l'air captif, bien lourd et bien épais,
» Pour mes desseins semble être fait exprès ;
» Parbleu, c'est là qu'il faut que je l'enterre.
» L'essentiel est de la décider
» A partir vîte et sans faire d'esclandre ;
» Je connois l'art de la persuader ;
» Si j'ai l'esprit de la conduire en *Flandre*,
» Voilà d'un mot tous mes tourments finis.
» C'est aujourd'hui le premier de Septembre ;
» Si mes calculs ne sont point démentis,
» Veuf dans deux mois aux rives de la *Sambre*, »

» En petit deuil, je peux être à *Paris*,
» Pour le plus tard vers la fin de Décembre.

Ainsi comptoit le noble courtisan;
Et tout joyeux d'avoir formé son plan,
Il va trouver sa compagne chérie. —
« Marquise, il faut vous parler sans détours;
» Depuis long-temps la chaîne qui nous lie
» De tous les deux attriste les beaux jours.
» Pour me cacher les ennuis de votre ame
» Vous avez fait des efforts superflus,
» J'en suis touché; mais.... pardonnez, Madame,
» Il est trop vrai, je ne vous aime plus. —
» Cela posé, sans blesser la décence,
» Il conviendroit de chercher un moyen,
» Qui mit un terme à ce fâcheux lien;
» J'ai réfléchi sur ce point d'importance:
» Pour son succès ce lieu-ci ne vaut rien;
» Dans le grand air on se porte trop bien,
» Défions-nous de sa douce influence.
» Or, vers la *Flandre* il nous reste un château,
» Donjon antique, et l'effroi du hameau,
» Qui pour nos vœux est la *terre promise*.
» Vous convient-il, Madame? prononcez. —

» Mon cher Marquis, répond la douce *Elise*,
» Votre candeur excite ma franchise;
» Nos sentiments se rapprochent assez.
» Depuis long-temps je vous rendois justice.

» Je paraissois fort tranquille à vos yeux ;
» Détrompez-vous, ce n'étoit qu'artifice,
» Au même but nous marchons tous les deux

Déjà la chaise a quitté la remise ;
L'ordre est donné : chevaux, malles, valets,
Tout se dispose en hâte. Une heure après
Ils sont partis. — Que le Ciel les conduise !

Les voilà donc dans l'antique châtel,
Manoir fangeux, où le *splen* les consume,
Où les brouillards et l'éternelle brume,
D'un fond grisâtre obscurcissent le Ciel.
Au temps, au lieu la dame s'accoutume,
Mais le Marquis, frappé d'un coup mortel,
Un beau matin trépasse d'un gros rhume.

Vous concevez qu'assez facilement
On consola l'inaltérable veuve,
Depuis long-temps, son cœur du dénouement
Se préparoit à soutenir l'épreuve.
Sans affecter une douleur d'emprunt,
Elle vous fait jusqu'en son mausolée,
Lien et duement conduire le défunt,
Puis vers *Paris* elle prend sa volée.

Veuve jolie, à peine en son printemps,
Noble, opulente et dans *Paris* encore !
N'est pas bijou qu'on néglige long-temps.
D'adorateurs bientôt un long cortège
Brigue en secret la place du Marquis.

Pour l'emporter chacun dresse son piège;
En un clin-d'œil tous les dehors sont pris;
Bref, de la veuve on a formé le siège.

Trop malheureuse en son premier lien,
Elle résiste à l'attaque soudaine
Avec courage, et se promettant bien
De rejetter une seconde chaîne.
Jeunes beautés!... Ah!.... ne jurez de rien;
Amour est là qui rit de ces promesses,
Vœux indiscrets formés par le dépit.
En excusant vos aimables foiblesses,
Ce Dieu malin sait les mettre à profit.
Elize en est une preuve nouvelle.
De vingt rivaux dans ses fers retenus,
Pendant un an, (je crois même un peu plus,)
Aucun n'eut l'art de fixer notre belle;
Comme son cœur est fier de ses refus ...
Mais on se lasse enfin d'être cruelle.
Linval paroît..... *Linval* triomphe d'elle.
Heureux amant, par tes feux ingénus,
Tu méritois d'asservir la rebelle,
Et d'éclipser tes rivaux confondus.

Depuis un mois, le serment le plus tendre,
A joint *Elize* à cet époux si cher.
Or, savez-vous ce que j'appris hier?....
Tous deux déjà sont partis pour la Flandre.

Par M. MARANDON.

DIALOGUE.

ENTRE UN PRINCE ET SON MINISTRE.

Mot attribué a HENRI IV.

DANS le besoin pressant qui vous menace.
Sire, il faudroit recourir aux impôts.
—Ah! des impôts laissons cela de grace,
Mon pauvre peuple a besoin de repos,
Le voulez-vous sucer jusqu'à la moëlle?
Je prétends moi qu'il n'en soit pas ainsi,
—Sire, songez quel est en tout ceci
Mon embarras, songez que de la poële
Qui tient la queue est le plus mal loti.
—Qui dit cela?—qui! le proverbe, Sire:
—Ventre saint gris! le proverbe a menti
Car de pardieu c'est celui qu'on fait rire.

Par M. PONS DE VERDUN.

OXFORD

LES PIERRES PRÉCIEUSES.

DUHALDE nous l'a dit, mais devons-nous
l'en croire,
Est-ce le bâton seul qui commande aux Chinois,
Et n'ont-ils pas eu quelques Rois
Dignes des palmes de l'histoire?
Yong-lo, par exemple, eut-il la cruauté
D'ordonner qu'on traitât comme bête de somme
Son sujet, son égal, un homme?
Je n'en crois rien en vérité;
J'ai pour garant le trait conservé sur ce prince.
On exploitoit dans certaine province
Une mine abondante en pierres de grand prix,
Il falloit, il est vrai, des travaux infinis
Pour tracer la route profonde
Qui pût conduire à ce centre du monde,
Où se trouvoient ensevelis
Des diamans qu'eût jalousés Golconde,
Et qui devoient valoir des millions.
La Cour reçoit d'abord quelques échantillons
Qu'admire aussi-tôt le vulgaire;
Mais Yong-lo, que la sagesse éclaire,
En détourne bientôt les yeux avec dédain.
Il veut que, dès le lendemain,
On aille refermer la mine.
« N'accablons point, dit-il, mes sujets mal-
» heureux

» Par des travaux et longs et dangereux,
» Que feroient-ils dans la famine,
» De ces cailloux brillans et lumineux?
» Leurs foibles dents se briseroient sur eux ;
» Et lorsque les frimats, de leur pointe assassine,
» Auroient glacé leurs membres engourdis,
» Les réchaufferoient-ils par le feu des rubis ?
» Le soc lui seul doit déchirer la terre :
» C'est par son fer tranchant que cette bonne
» mère,
Pour soulager les besoins de ses fils,
Leur ouvrira la mine des épis,
» Mine vraiment utile à la misère.
» Le sol qui ne voit point de bras industrieux
» Dont les travaux le forcent de produire,
» La terre inculte est pour nos yeux
» *Une planete, et non pas un empire* (*) ».

(*) Idée sublime, tirée du *Mémoire pour le Peuple françois*, par M. Cérutti.

Par M. BRET.

LE MARI COLIN-MAILLARD.

Que l'Amour est adroit pour tromper les Maris!
Encore un de ses tours; je commence et je dis.
Géronte, époux de la jeune Isabelle,
De l'hymen craignant les hazards,
Loin de la ville aux champs habitoit avec elle.
Pouvoit-il posséder une épouse fidèle?
Le Calendrier des Vieillards,
C'est celui qu'il faisoit observer à la belle.
Dans ce Calendrier par les femmes maudit
La fête de Vénus rarement est chommée;
Notre bon la Fontaine en a fait le récit.
D'un ami leur voisin, jeune homme plein d'esprit,
Isabelle bientôt fut tendrement aimée;
Bientôt son cœur pour lui sentit les mêmes feux;
Mais que faire, hélas! en tous lieux
Son Mari la suivoit d'aussi près que son ombre.
Sur sa femme un jaloux ouvre toujours les yeux,
Et voit clair comme un Lynx dans la nuit la plus sombre.
Le voisin seul avoit accès chez eux,
Et venoit quelquefois égayer leur retraite;
Pour réjouir Madame et sa soubrette
Monsieur leur permettoit souvent de petits jeux.
Géronte et le jeune homme, Isabelle et Lisette
Se récréoient par ces amusements
Que l'on met en pratique aux champs.

mardi
mer.
jeudi
ven.
sam.
2. *D.*
lundi
mardi
mer.
jeudi
ven.
sam.
3. *D.*
lundi
mardi
mer.
jeudi
ven.
sam.
4. *D.*
lundi
mardi
mer.
jeudi
ven.
sam.
5. *D.*
lundi
mardi
mer.

C'est là le beau du jeu, dit Dorval, j'y suis maître.
Mais il faut à la fin que l'on soit attrapé;
Je le suis; vous venez de l'être.

Par M. DE LA MONTAGNE, *Auteur de plusieurs ouvrages Dramatiques*

TUER EST LE POINT IMPORTANT.

Deux garnements, pour vuider leur querelle,
Vont sur le pré, mettent flamberge au vent:
L'un dont l'œil fier de colère étincelle,
Presse l'attaque et se porte en avant.
Pour éviter de la dague pointue
Les coups trop sûrs, l'autre recule. Hola!
Dit le premier; arrêtez-vous donc là:
A reculer quiconque s'évertue,
Quand l'honneur parle est un fieffé poltron.
L'autre repart: que je recule, ou non,
Que fait cela, pourvu que je vous tue?

Par M. DE MERARD S. JUST.

De temps en temps pour son étrenne
Dorval, c'est le nom du voisin,
Attrapoit quelque bonne aubaine,
Sur la bouche un baiser, quelquefois sur le sein.
Mais quoi ! sans rien de plus, cette faveur est vaine,
Et tout cela, comme on le dit,
Ne fait qu'aiguiser l'appétit.
Un soir, l'heure fatale étoit enfin venue,
On propose Colin-Maillard ;
Le jeu se fait ; bientôt c'est le tour du Vieillard.
D'un bandeau bien épais on lui couvre la vue.
La soubrette étoit prévenue ;
Elle occupe notre homme et de mille façons
L'empêche d'avoir des soupçons,
Autour de lui tourne sans cesse;
Le tire par la manche, esquive avec adresse,
Et riant aux éclats va lui frapper la main.
Pendant que le Mari cherche dans les brossailles,
Dans un cabinet tout voisin,
En diligence on expédie enfin
Pour Monsieur un brevet de duc de Cornouailles.
Le jeu fini, j'entends celui d'Amour,
Près de Géronte on vient se rendre.
La soubrette toujours bien fort le lutinoit.
Dorval bientôt se laisse prendre.
« Ah ! je vous tiens enfin », dit le pauvre benet;
Vraiment c'est trop me faire attendre;
Assez long-temps vous m'avez échappé ».

C'est là le beau du jeu, dit Dorval, j'y suis maître.
Mais il faut à la fin que l'on soit attrapé;
Je le suis; vous venez de l'être.

Par M. DE LA MONTAGNE, *Auteur de plusieurs ouvrages Dramatiques*

TUER EST LE POINT IMPORTANT.

Deux garnements, pour vuider leur querelle,
Vont sur le pré, mettent flamberge au vent:
L'un dont l'œil fier de colère étincelle,
Presse l'attaque et se porte en avant.
Pour éviter de la dague pointue
Les coups trop sûrs, l'autre recule. Hola!
Dit le premier; arrêtez-vous donc là:
A reculer quiconque s'évertue,
Quand l'honneur parle est un fieffé poltron.
L'autre repart: que je recule, ou non,
Que fait cela, pourvu que je vous tue?

Par M. DE MERARD S. JUST.

LE FRIPPON ACCOMMODANT.

UN Marquis du hazard au jeu faisant ressource,
D'un enfant de famille avoit vuidé la bourse :
A la Police il fut traduit,
« On vous accuse, dit le Juge,
» Même, sur votre compte, il court un fâcheux bruit,
» Allons, avouez tout, et point de subterfuge ;
» Que vous gagniez très-fréquemment,
» Cela se peut absolument ;
» Mais gagner tous les jours, mais que votre adversaire,
» Jamais ne voie un as.... Ceci paroît trop fort. -
» On le conçoit, pourtant, répond notre Corsaire,
» C'est au jeu que l'on voit les plus grands coups du sort. --
» Quoi qu'il en soit je vous le dis sans feinte,
» De ces coups-là défiez-vous enfin :
» S'il me revient contre vous quelque plainte,
» Je.... vous me comprenez. - Oui, repart l'aigrefin,
» Oui, mais exempt de tort, je dois l'être de crainte.
» Désirant, toutefois, complaire à Monseigneur,
» Et qu'il en ait preuve certaine
» A tous ses protégés, je m'engage d'honneur,
» A donner quelques *as* une fois la semaine.

Par M. D** T*****

MONSIEUR NICAISE.

Un Echevin (notez ceci Lecteur),
Un Echevin, tu bieu!....Quoique l'on raille
Par trop souvent sur ce titre d'honneur,
Un Echevin n'est pas de la canaille.
Celui-ci donc, homme grave et prudent,
Pour voir la cour, avec un sien parent
Étoit venu par le coche à *Versailles*.
En ce pays il étoit un peu neuf,
Nous l'avourons, partant mal à son aise,
Sur ses longs pieds planté dans *l'œil de bœuf*,
Près du cousin, grand lourdaut de *Falaise*,
Lequel n'osant témoigner son emoy,
S'ébahissoit qu'on n'offrit point de chaise
Aux Echevins qui viennent voir le Roi.

De courtisans une foule venale,
Commis, valets, se presse sur leurs pas,
Un large Suisse aux épaules d'*Atlas*,
Avec trois mots d'apostrophe bannale,
Fait resonner les voûtes de la salle,
Disant: *passez*; ou bien: *on n'entre pas.*

Plus d'un marquis, qui, là payoit d'audace
A cette voix qui trompe son espoir,
Le cœur serré, s'en va l'oreille basse,
Se promettant de revenir le soir.

Le soir, hélas! c'est nouvelle disgrace;
Le lendemain, autant de pas perdus.
La porte d'or ne s'ouvre qu'aux écus.

Le nez au vent, tout à coup se présente
Jeune Adonis, leste, haut en couleur.
Devant ses pas la foule complaisante
Se range en haye; un murmure flateur
Tout bas circule, et pour lui faire honneur,
Adoucissant sa voix retentissante,
Le fier portier dit *passez*, *Monseigneur.*

Notre Echevin reste bouche béante :
» Par Saint Denis, dit-il tout bas, eh! quoi,
» Ce téméraire auroit-il carte blanche
» Au point d'entrer librement chez le Roi!
Soudain, tirant son voisin par la manche,
Railleur malin, qui d'un regard sournois,
Depuis longs-temps toisoit nos francs bourgeois,
» Pardon, Monsieur, pourriez vous pas nous dire,
» Quel est le nom de ce jeune important
» Qui chez le Roi vient d'entrer à l'instant?
» Le pelerin à ces mots de sourire.
» — Comment, Messieurs, par quel oubli formel
» Jusqu'à ce point pouvez-vous méconnoître,
» En ce Seigneur, Monsieur le Marquis *tel*,
» Grand Commandeur, Brigadier, Colonel,
» Depuis trois ans commensal de l'hôtel,
» Et favori du Prince notre maître?

— » Certes l'oubli n'est pas si criminel,
» Dit l'Echevin : car, ne vous en déplaise,
» Depuis hier arrivés de *Falaise*,
» C'est franchement pour la première fois
» Que nous voyons le séjour de nos Rois —
— » S'il est ainsi, je vous demande excuse,
» Vous l'ignoriez avec quelque raison,
» Dit le vaurien ; voyez comme on s'abuse,
» Je vous croyois, Messieurs, de la maison.

» A votre tour, pardonnez ma franchise.
» Pourrois-je pas, sans trop être indiscret,
» Vous demander quel intérêt secret
» A tout à coup causé votre surprise
» Quand le Marquis dans ces lieux a paru ? -
» - Oh ! pour cela, Monsieur, c'est une histoire
» Bien surprenante, et je suis convaincu
» Que vous aurez quelque peine à la croire.
» Moi, le premier je n'en aurois rien cru,
» Mais sous mes yeux trop bien réalisée,
» Cette aventure a frappé mon esprit.
» Si vous voulez en ouir le récit,
» Retirons-nous devers cette croisée.
» Bon. Nous voilà plus à l'aise à présent.
» Parlons tous bas, en affaires pareilles,
» On ne sauroit se montrer trop prudent,
» Car à la Cour les murs ont des oreilles.

» Vous l'avez vu cet élégant Seigneur,

» Dont à bon droit l'aspect m'a dû surprendre?
» Tout fier qu'il est, sachez, mon cher Monsieur,
» Que je pouvois fort bien le faire pendre. -
» - Que dites-vous? ... Et quelle est votre erreur!..
» -Erreur est bon!.. Parbleu! daignez m'entendre.
» Ce beau Marquis, vous dis-je, est un voleur,
» Et sur le fait, enfin, j'ai su le prendre,
» Moi, qui vous parle; en un mot, je l'ai vu
» De mes deux yeux, rien n'est plus véritable. -
» - Ma foi, Monsieur, cela n'est pas croyable,
» Vous l'avouerez. — N'avois-je pas prévu
» Que mon récit paroîtroit une fable!
» Mais soyez sûr que je n'invente point,
» Ce n'est pas là mon défaut, au contraire.
» Ecoutez donc; je vais de point en point
» Vous raconter les détails de l'affaire.
» Mais avant tout, j'estime nécessaire
» Que vous sachiez que l'hymen m'a conjoint
» Depuis quatre ans à Madame *Nicaise*,
» Jeune beauté, la perle de *Falaise*;
» Or, *Nicaise* est mon nom. - J'en suis fort aise
» Mais poursuivez, Monsieur. - Un certain soir;
» (Je m'en souviens, c'étoit la même année,
» Que je formai cet heureux hymenée,
» Dont la douceur a comblé mon espoir).
» J'avois aux champs demeuré la journée,
» Et je devois même y passer la nuit;
» Mais pour causer une douce surprise
» A ma moitié, voilà que je m'avise

» De revenir sourdement à minuit ;
» J'entre chez moi, sans lanterne et sans bruit ;
» Par le jardin un Laquais m'introduit,
» Et *piano* je monte vers ma belle.
» J'étois à peine au haut de l'escalier,
» Que j'entendis distinctement chez elle
» Certain bruit sourd. Je ne puis le nier,
» Je fus frappé d'une frayeur mortelle.
» En ce moment s'éteignit ma chandelle,
» Soit que ce fut la peur, ou bien le vent,
» Je n'en sais rien. Mais lors je me rappelle,
» Qu'à mon épouse, un ou deux jours avant,
» J'avois fait don d'un bijou fort galant
» Pour son bouquet ; (c'étoit une rivière
» En fins jargons, de quatre mille écus).
» Ce souvenir est un trait de lumière.
» Dans mes soupçons je ne balance plus,
» Je suis volé, dis-je, la chose est claire,
» De mon absence ils auront profité,
» Les scélérats pour forcer ma demeure
» Et la piller avec impunité. —
» A moi *Picard*, m'écriai-je sur l'heure ;
» *Jasmin*, *la France*, éveillez-vous, valets :
» Apportez-moi mes deux grands pistolets ;
» Venez, la bête au trébuchet est prise.
» Tous mes faquins arrivent à la fois ;
» La porte s'ouvre, et ma femme, en chemise,
» Tombe à mes pieds, sans couleur et sans voix,
» Tant la frayeur, hélas ! l'avoit surprise.

» On cherche, on court, on furette par-tout,
» Dans tous les coins, de l'un à l'autre bout;
» Rien ne paroît. Je commençois à croire
» Que j'avois pris une sotte frayeur,
» Quand soulevant le rideau d'une armoire,
» Je vous découvre à la fin mon voleur,
» Ce beau Marquis, transi, mourant de peur,
» Et bien confus d'un aussi triste rôle. —
» Ah! c'est donc vous, dis-je, Monsieur le drôle,
» Qui, vous glissant chez un homme d'honneur,
» Mettez si bien à profit son absence,
» Pour dérober avec plus d'assurance?
» Vous commencez bien jeune— *hélas! Monsieur,*
» Me répond-il, en versant quelques larmes,
» *J'ai mérité toute votre rigueur,*
» *Mais vous devez juger à mes alarmes,*
» *Qu'en ce métier, bien loin d'être endurci*
» *Je suis fort neuf, et que dans ce lieu-ci,*
» *Je fais l'essai de mes premières armes.*
» *Je l'avouerai, séduit par un bijou,*
» *Pour qui j'ai cru, jugeant sur l'apparence,*
» *Que vous aviez un peu de négligence,*
» *J'avois conçu le projet assez fou*
» *De m'en saisir, dans l'ombre du mystère.*
» *Le sort confond tous mes arrangements,*
» *Et me punit d'un larcin téméraire,*
» *Sur-tout d'avoir si mal choisi mon temps.*
» *Vous me perdrez, si cela peut vous plaire;*
» *Mais j'appratiens à d'honnêtes parents;*

» *Epargnez-leur un affront si sensible.*
» *Vous paroissez humain et généreux ;*
» *Non votre cœur ne peut être inflexible*
» *Je lis déjà ma grace dans vos yeux.*
» Puis se tournant du côté de ma femme,
» Le drôle ajoute : — *Et vous en qui les cieux*
» *Ont réuni, par un accord heureux,*
» *Grace et vertu, daignez, daignez, Madame,*
» *Vous joindre à moi, dans mon triste abandon,*
» *Et pour ma faute implorer un pardon,*
» *Qu'en rougissant, à vos pieds je reclame.*
» *A vos desirs il manque un don bien doux,*
» *Gage sacré des nœuds de l'hymenée,*
» *Fasse le Ciel que votre noble époux*
» *L'obtienne avant la fin de cette année !* —

» J'étois touché, je l'avouerai tout net.
» C'étoit le cas de se montrer sévère ;
» Pour le pardon mon épouse inclinoit,
» Et je sentis expirer ma colère.
» Je laissai donc échapper mon vaurien,
» Qui ne fut pas lent à faire retraite.
» Neuf mois après, Monsieur, croiriez-vous bien
» Qu'à jour nommé le drôle fut prophète ? -

» Voilà la chose avec sincérité,
» Autant que peut la rendre ma mémoire.
» Que pensez-vous de cette étrange histoire ? -
» - Ma foi, Monsieur, d'abord j'en ai douté ;
» Le fait n'est pas des plus aisés à croire ;

» Mais le témoin qui me l'a raconté,
» M'en rend enfin la preuve péremptoire. –
» – Et ce Marquis, Monsieur? ô tems!... ô mœurs!–
» – Je sens combien le trait doit vous surprendre;
» Mais si de près vous voyiez nos Seigneurs,
» Sur ce point-là, combien de gens à pendre!

Par M. MARANDON.

LE JARGON DE LA BONNE COMPAGNIE.

DANS un de ces jardins charmans
Où, des beautés de la nature,
Les tableaux variés s'offrent en mignature..
— Il n'est que les plaisirs des *samps*!
Disoit, en *zézayant*, la coquette Cécile.
—Sur tout, lui repartit un marquis de bon sens
Lorsqu'on peut comme vous en jouir à ville.

Par M. le Chevalier de M****.

LES DEUX MENDIANS.

UN gueux avoit une fille très-belle,
A ses attraits il joignoit une dot.
Un autre gueux jetta les yeux sur elle.
Ce fut en vain. « Vous n'êtes que manchot
» Et prétendez entrer dans ma famille !
» Etes-vous donc un parti pour ma fille ?
» Les Usuriers de vous ont-ils pitié?
» Ah ! renoncez à l'espoir qui vous flatte,
» Vous n'êtes point assez estropié,
» J'ai refusé pour gendre un cul-de-jatte.

Par M. MALLET DE GENÈVE.

POUR LA STATUE DE DUQUESNE.

AUX fastes de Neptune, à bon droit on renomme
Un cœur si généreux, un si vaillant guerrier ;
Avouons le, pourtant, il n'aquit roturier ;
Mais, peut être, un Héros vaut-il un Gentilhomme.

Par M. D** T**********.
Soldat volontaire de la Garde Nationale.

RÉPARTIE D'UN VILLAGEOIS.

Bon homme, c'est très-bien de travailler ainsi
A certain Villageois dit un jeune étourdi,
Le voyant cultiver sa terre;
Mais tout ce que tu fais ici,
Crois-moi, ne te servira guère;
Seul je profiterai des fruits de ton labeur.
Cela se pourroit bien, et je pense de même,
Dit le rusé Cultivateur,
Car c'est du chanvre que je sème.

Par M. Henri de Larivière, *Avocat en Parlement, Auteur de plusieurs Poésies fugitives insérées dans les Journaux sous le nom de M.* Lar... *de Falaise.*

LA FATALITÉ.

Imité de l'Anglois.

CLORIS avoit un œil de verre
Placé si dextrement qu'on ne s'en doutoit pas.
Le Baron de la Crasse, homme à tête légère,
Lui rend visite un jour, et, fixant ses appas,
Ah ! la beauté, dit-il, fragile et passagère,
Ne dure qu'un instant ! cette réflexion
Surprit et troubla sa Bergère,
Qui fit un mouvement, et l'œil tombant à terre,
Se rompit, et prouva le dire du Baron !

Par M. REGNAULT DE BEAUCARON, *de l'Académie des Arcades de Rome, de celle d'Arras, etc.*

LES SAGES CALCULS.

POUR défendre un procès de deux ou trois écus
En frais bien volontiers on en dépense mille ;
On entreprend la guerre à propos d'une ville.
On perd une province et l'honneur par dessus ;
On se fait égorger dans un duel très-sage
Bien certain que la mort sait guérir d'un soufflet.
Ainsi l'homme est bâti. Souverain et valet
Sont également foux et c'est un vieil usage.
Meilleur Prédicateur que Chrysippe et Crantor *
Homère l'a prouvé : la sensible Andromaque
Se désespère ici sur la cendre d'Hector ;
Là, c'est Ulisse en pleurs, nouvel époux encor
S'éloignant pour vingt ans de sa femme et d'Ithaque
Plus loin, Achille en feu rappelle Bryséis ;
Un père redemande aux dieux sa Chryséis ;
Ailleurs, Laodamie, et si douce et si tendre,
Victime de l'amour, meurt pour Protésilas.....
Tant de rapts, tant de maux, destin absurde, hélas!
Tu les a tous permis uniquement pour rendre
Cette coquette Hélene à ce sot Ménélas.

* Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicis. *Horat.*

Par M. BULIDON.

LA CHUTE TRAGIQUE.

CERTAIN souffleur lassé de son métier,
Voulut aussi grimper sur le chantier
Et débuter par le rôle d'Oreste.
Là, présumez qu'il s'escrimoit de reste...
Et que sur-tout n'étoit chiche à crier:
Mais, ô douleur! tandis qu'il se démène
Et qu'il s'agite en franc énergumène,
Il ne voit plus dans sa fougueuse ardeur
Le trou fatal qu'il doit pourtant connoître,
Si qu'au plus fort, hélas de sa fureur
En un clin d'œil on le voit disparoître,
Vous jugez bien, que le public moqueur
Ne tarda pas en semblable occurrence,
A crier bis, bravo, qu'il recommence...
Dans le moment avance l'autre acteur
Lequel jouoit le rôle de Pilade,
Messieurs, dit-il, montrez plus de douceur,
Pourquoi si fort honnir mon camarade!
Si dans ce jour il a monté trop haut,
Et, si prenant un essor téméraire
Le pauvre diable est sorti de sa sphère,
Vous voyez bien qu'il y rentre aussi-tôt.

Par M. FAULCON.

L'ON NE S'INSTRUIT PAS TOUJOURS A SES DÉPENS.

Un jeune gars au père Nicolas
De ses péchés faisoit l'aveu sincére.
Dans le succint de ses joyeux ébats
Il s'accusa d'avoir fait une mère,
En tapinois, de la Sœur Saint-Hilaire.
Est-il bien vrai, s'écria le bon père,
J'ai des raisons de ne vous croire pas,
Sans vanité parlez moi, mon cher Frère:
Je ne viens point en ce lieu pour mentir,
Le fait est sûr, repart le bon Apôtre,
— J'en suis charmé; puisque l'enfant est vôtre
J'étois, ma foi, bien fou de le nourrir.

Par M. LEGAY.

LE JUGEMENT INATTENDU.

A Berlin fillette jolie
Avoit touché le cœur d'un de ces Amphions
Qu'ainsi que vous savez façonne l'Italie.
(C'étoit *Porporini* (*) crainte qu'on ne l'oublie)
Ils ont aussi leurs tendres passions
Ces Messieurs-là, du moins on nous l'assure,
Aux goûts de celui-ci l'aimable créature
Se prêtoit par esprit de curiosité;
Mais, d'autre part, visant à la réalité
Elle obtint d'un galant de toute autre tournure
Un brevet de maternité.
Rien jusques-là qui doive nous surprendre
Bien d'autres qu'elle en auroient fait autant,
Et je ne veux pas l'en reprendre.
Ce qui va suivre est un peu différent.
De ses couches à peine elle est débarrassée
Que calculant ses petits intérêts
Il lui vient alors en pensée
De s'en faire payer les frais;
Par qui?.... Par notre Virtuose;
Et le voilà par elle mis en cause
Comme Auteur imprudent du fruit qu'elle a porté,
Quelle surprise en apprenant la chose!
L'aventure, il est vrai, flatte sa vanité;
Mais il ne voit en lui nulle métamorphose,

* Célèbre Chanteur Italien.

Et n'est encor tout bien compté
Que ce qu'il a toujours été.
A son accusatrice il faut pourtant répondre.

D'un mot, d'un geste, il pourroit la confondre;
Par amour propre il s'en abstient,
Et j'approuve sa retenue:
Il n'est pas toujours bon, toujours il ne convient
De montrer la vérité nue.
Abrégeons. Contre lui deux témoins amenés
Déposent en faveur de l'adroite adversaire;
La forme sur le fond l'emporte; et de l'affaire
Les vrais moyens n'étant examinés,
Par bel arrêt il est déclaré père.
Moi père! ah! Messieurs, grand merci;
Je ne m'attendois pas, s'il faut que je le dise
A l'honneur qu'on me fait ici.
Quelle bonté de réparer ainsi
L'affront que j'ai reçu d'un Frater de Venise!

Par M. MUGNEROT.

MOT PLAISANT ET VRAI,

D'UN GRAND HOMME.

VOLTAIRE, un soir, au Sénat de *Procope*,
(Par maint grimaud s'étant oui juger
Sur son chef-d'œuvre, en un mot sur Mérope)
Rentre chez lui, se met à corriger
Refait maint vers... Sa besogne fut prompte;
A moi Frontin, va trouver *Poliphonte* (*)
Et lui remets toi-même, en propre main,
Ce paquet ci. Quoi! dans la nuit profonde?
Eh pourquoi non? mais, Monsieur, en ce monde
Hors vous et moi, tout dort... j'irai demain;
Va sans délai. Mais enfin, sa demeure
S'ouvrira-t-elle? Oh! plus de *si*, de *mais*,
Pars, à l'instant, pars... on entre à toute heure
Chez les tyrans.... *Ils ne dorment jamais.*

(*) L'acteur jouant ce role dans cette Tragédie

Par M. D*** T***

LE DOCTEUR SANS PAREIL.

Quoi ! ni le célèbre Hipocrate,
Ni son confrère Gallien
N'approchent pas....Ils ne sont rien,
Vous dis-je, auprès de Monsieur Rate.
—Ce Médecin qu'a-t-il donc fait,
Pour lui prodiguer tant de gloire !
—Oh ! mon ami, le plus beau trait
Dont ait jamais parlé l'histoire.
—Mais encore ? voici le fait :
Depuis un an d'un mal extrême
Ma pauvre femme languissoit ;
Et cette moitié de moi-même,
Ainsi que nous, se désoloit
De voir que tout ce qu'on faisoit
Pour elle, étoit peine inutile ;
J'appelle enfin cet homme habile,
Qui, sur le champ, tant opéra,
Et de si merveilleuse sorte
Que par son art il la sauva !
—Hé ! non pas vraiment, elle est morte.

Par M. HENRI DE LARIVIÈRE, *Avocat, en Parlement, Auteur de plusieurs Poësies fugitives qui ont paru dans les papiers publics sous le nom de Monsieur* LAR.....*de Falaise.*

STANCES.

Elle m'eut pour premier amant
Cette Ursule sage et jolie ;
Grace aux charmes du sentiment,
Je fis quelques mois sa folie.

Las ! on me quitta sans pudeur
Pour un Robin beau comme un ange ;
Qu'on préfère les sens au cœur,
Ce cas là n'est pas fort étrange.

Le mystère fut écarté,
Après Adonis, Mars sut plaire ;
Pour chatouiller sa vanité
Elle eut un jeune Militaire.

Le luxe a sa douceur aussi,
La belle à son tour lui fit fête ;
Un vieux Financier, dieu merci,
En la parant, fit sa conquête.

Comme on se forme avec le temps !
Enfin un gros Moine eut Ursule :
La laideur se passe aux talens,
C'étoit, à vrai dire, un Hercule.

Le changement plaît à l'amour,
C'est son goût, le mien et le vôtre:
Dans son temple, ainsi qu'à la Cour
Un clou toujours a chassé l'autre.

Par M. BULIDON.

LA RESISTANCE RESPECTUEUSE.

En tête à tête, un soir, avec un Prince,
Certaine Dame de Province
Du mieux qu'elle pouvoit défendoit son honneur
L'attaque étoit vive et pressante;
Mais n'osant, dans ce cas, manquer à *sa grandeur*
Pardon, dit-elle avec douceur,
Pardon si je vous représente
Que votre Altesse, Monseigneur,
A la bonté d'être trop insolente.

Par M. MUGNEROT.

LES AMANTS DU JOUR.

Imité de l'Anglois DE PRIOR.

QUE tu m'es chère, ô ma Célie !
Sous ton modeste toit je suis bien plus heureux
Que si j'étois contraint d'aller traîner ma vie
Sur les parquets glissants d'un palais fastueux,
Aux pieds d'une altière Duchesse
Qui de nom seulement connoîtroit la tendresse.
Que nos Mylords avantageux,
Que de nos Miladis l'essaim ambitieux,
Suive l'impulsion d'aveugles destinées,
Et sous des chaînes d'or végète malheureux.
Dans cette enceinte aimable et bocagère,
Loin de la Cour dont l'air contagieux
Est funeste à l'amant sincère,
Je veux vivre pour tes beaux yeux.
Puisse l'Amour, le plus charmant des Dieux,
Pénétrant seul en ce lieu solitaire,
De la clef qui se ferme être dépositaire !
Ainsi parloit un amoureux,
Qui, nouveau Céladon, adressoit à sa belle,
L'aveu d'un cœur qu'on auroit dit fidèle.
Que je suis sensible à tes vœux,
Répondoit la Nymphe ingénue !
(Telle à l'entendre au moins on l'auroit crue)
Jour et nuit ton image occupe mon esprit :
Le Sophi m'offriroit son trône,

Jupiter à mes pieds poseroit sa couronne,
Que je préférerois Lycas sans contredit.
Oui, cher amant, ordonne à ta Célie
De se précipiter dans la mer en furie,
Ou de braver du feu les cruelles ardeurs,
A son amour tout est facile,
— Le plus tendre baiser alors unit leurs cœurs,
Lycas la quitte et retourne à la ville ;
Puis, dès le lendemain court au lever du Roi
Solliciter un riche emploi,
De son côté la discrette femelle,
Sitôt qu'il est sorti, d'une voix basse appelle
Tyrcis qui sous son lit, pendant cet entretien,
S'étoit tenu caché, comme on le pense bien :
Célie à ses serments ne fut point infidèle.
A la lecture des romans,
Le sexe, dit Prior, doit ses humeurs volages,
Et, si les hommes sont peu sages,
C'est qu'ils couvent des yeux la fortune des grands,
Auxquels ils portent leurs hommages.
Cela peut être ; j'y consens.
Mais, s'il eût ajouté, tel est l'effet des sens,
qui sur nous en tout temps exercent leur empire,
Il ne m'eût laissé rien à dire.

Par M. REGNAULT DE BEAUCARON, *de l'Académie des Arcades de Rome, de celle d'Arras, etc.*

LA CEINTURE ET LES LUNETTES.

AUROIT-ON pu ne pas aimer Julie!
Son cou du lys retraçoit la blancheur;
L'éclat brilloit sur sa joue embellie.
Le mot d'amour étonnoit sa candeur,
Ses yeux baissés prenoient un air farouche,
Mais son regard paroissoit innocent.
Jusqu'à ce jour aucun baiser d'amant
N'avoit pressé les roses de sa bouche.
Elle vivoit chez la vieille Mitouche,
Laide à l'excès, partant femme de bien,
Epouvantail qui gardoit les fillettes,
N'entendant plus, sur-tout ne voyant rien,
Quand sur son nez elle n'avoit lunettes.
L'esprit jaloux des femmes est le lot.
Mitouche donc pour enlaidir Julie,
Mit sur son nez ses besicles exprès;
Soin inutile; elle en eut plus d'attraits.
Qu'arriva-t-il ? c'est qu'en ces entrefaites,
Certain galant touché de ses appas,
Avec succès vint lui conter fleurettes,
Et que la vieille ne vit pas
Par quel malheur on cassa ses lunettes.

Par M. COQUART.

L'AMBITION REPRIMÉE.

CERTAIN Prélat François, fameux chez les dévots,
Mais chez les dévots de Cythere,
Au Pape un jour adressoit sa prière
Pour être colloqué parmi les Cardinaux.
Quoi, Saint Père, dit-il, seroit-ce une arrogance
De tendre au même but où Dubois fut porté?
Non moins que lui j'ai la naissance,
L'esprit, les mœurs et la subtilité:
En outre, mieux que lui, ne suis-je pas noté?
Connois-toi mieux, lui répond le Saint Père,
Saintement animé d'une juste colère;
O Satana, vade retro;
Va conter ailleurs tes sornettes;
Tu n'auras jamais de chapeau:
Il ne te faut que des cornettes.

LE BON APPRÉCIATEUR.

POUR vous payer, Monsieur Cliton,
D'un mot qui vous paroît si drole
Si ma langue étoit un bâton
Je voudrois vous lécher l'épaule.

Par M. PONS DE VERDUN

CHACUN SON MÉTIER.

Hier, maître *Simon*, fort connu dans la ville,
Hypocrite fieffé, Juif de profession,
Promit de me prêter, sous bonne caution,
Aujourd'hui, cinq cents francs, sur un billet de mille.
Ce matin, je me hâte et vole à son logis;
Mais mon homme en sortoit pour aller à la messe.
Je prétends l'arrêter. - « Un saint devoir me presse,
» Répond-il; mais, venez avec moi, mon cher fils,
» Nous reviendrons après terminer votre affaire. -
Je l'avouerai, piqué du retard du Corsaire,
Je le suis à regret jusqu'au Temple voisin.
L'office me paroît plus long qu'à l'ordinaire,
Je croyois n'en jamais voir arriver la fin;
Il finit cependant.... Un Moine monte en chaire. -
» Monsieur, si vous devez assiter au sermon,
Dis-je alors, en tirant l'usurier par la manche,
» Je pense que ce n'est au moins que le Dimanche?
» Nous allons à présent sortir ». - Non, mon fils, non,
» Je l'entends chaque jour, j'en ai pris la coutume ».
A ce nouveau retard je demeure interdit.
Je m'assieds le cœur plein d'humeur et d'amertume,
Et Dieu sait, si tout bas le barbon fut maudit!
Mais l'orateur commence, il attaquoit l'*usure*.

Mon ame, en ce moment, s'ouvre au plus doux espoir,
Je fixe le *Simon* et crois m'appercevoir
Que quelque émotion altère sa figure;
Son œil me semble humide, il me paroît touché.
» Le Sermon fait effet, dis-je, à meilleur marché
» J'aurai mes cinq cents francs ». - Bref, l'Orateur achève,
Je crois à cet instant tous les délais finis,
Mais *Simon*, à genoux, de l'air des plus contrits,
Défile un long rosaire.... A la fin il se lève,
Et tous les deux gaiment nous gagnons son logis;
Moi sur-tout. - « Converti par la sainte parole,
» Disois-je, il va me prendre un intérêt moins fort ».

Mais que mon espérance, hélas, étoit frivole
Le maudit harpagon, sans pitié, sans remord,
Ne veut pas seulement me rabattre une obole.
En vain je le conjure. - « Eh quoi, maître *Simon*,
» Vous n'êtes pas touché d'un aussi beau sermon?
» Je vous croyois moins dur: quelle ame est donc la vôtre? -
» J'admire l'Orateur et son zèle éloquent,
» Dit-il, cet homme-là prêche comme un Apôtre.
» Mais signez ce billet, où je garde l'argent;
» Il a fait son métier, mon fils, faisons le nôtre ».

Par M. MARANDON.

LA MÉPRISE.

On essayoit certain Drame bien noir,
(Qui du berceau fut droit au cimétière,
Pour le nommer, *c'étoit le cruel Pierre*).
Chacun sifloit, rioit, il falloit voir.
O qu'en ce temps, on trompoit le Monarque!
D'un nom si cher que l'on faisoit d'abus!
Rire ou siffler, pas même *chez Momus*,
N'étoit permis. Cléon que l'on remarque
Est capturé; lui toujours contempteur,
D'où vient, dit-il, d'où vient que l'on m'arrête;
Ami Soldat, perdez-vous point la tête
Informez-vous : je ne suis point l'Auteur.

Par M. D** T*****.

LE TESTATEUR.

APPROCHEZ Monsieur le Notaire
Disoit un Noble Bas-Normand,
Je touche à mon heure dernière,
Et veux faire mon testament.
Trois enfans, voilà ma famille.
Je légue à Susanne ma fille
De quoi se cloîtrer saintement.
Mon fils aîné pour son partage
Aura mon titre de Baron,
Mes fiefs, et tout mon héritage.—
Et le cadet?— son apanage
Sera.... Mon épée et mon nom.

Par M. MALLET DE GENEVE.

L'AUDITOIRE RASSURÉ.

JE traite en ce discours le plus grand des sujets
Disoit un Orateur qu'on redoutoit d'avance,
En treize points je le divise; mais
Pour n'être prolixe, je vais
En passer douze sous silence.

Par M. MUGNEROT.

LE NOUVEL ESCOBAR.

« Vous jeûnerez, par forme expiatoire,
» Quarante jours. Le Pénitent reprit;
» Comment, mon Père, en aurai-je la gloire ?
» Je l'oublierai. Le Confesseur lui dit :
» Il vous faudra, pour aider la mémoire,
» En vous couchant, le mettre par écrit,
» Après avoir prié le Saint Esprit.
» La chose est sûre, et vous pouvez m'en croire.
Notre Gourmand s'en alla tout contrit.
Dès le soir même, il prit son écritoire,
Fit sa prière, et de suite écrivit
D'une façon et lisible et notoire :
Je jeûnerai demain. Puis à son lit
Dévotement attacha ce grimoire.
Et, comme un Saint, profondément dormit.
En se levant, le lendemain, il vit,
Non sans plaisir, son acte obligatoire :
Et s'écria, joyeux de sa victoire,
» C'est pour demain. Oh ! j'ai bien du répit ;
» Aujourd'hui, donc, je vais manger et boire,
Et tous les jours, à ce que dit l'histoire,
Il esquiva ce qu'on lui prescrivit.

Par M. MENARD.

LE MAUVAIS JOUEUR.

UN Joueur avoit hérité
D'une Bibliothèque immense,
Mais de lire n'en a tenté,
Il la gardoit pour l'apparence.
Certain Abbé de grand savoir
Lui demande s'il a *Descartes*.
— Oui ; parbleu, je voudrois bien voir
Qu'on osât me laisser sans *Cartes*.

Par M. G*******

LE FATALISTE.

UN fataliste à son épouse
Recommandoit fidélité ;
Le sire étoit d'humeur jalouse ;
Il faut, disoit-il, loyauté,
Amour parfait en hymenée,
Cloris répond, oui, mais.... la destinée.

Par M. LOUET.

LE MOT DE L'ÉNIGME.

Quelle nouvelle, mon ami?
— « Aucune, sinon qu'Aspasie
» Reprend, dit-on, la fantaisie
» De coucher avec son mari.
Quel conte! l'anecdote est fausse,
Auroit-elle assez peu de goût.
— » Bon! son état excuse tout,
» C'est un desir de femme grosse.

Par M. LALLEMAN.

LES TRAVAUX DE CLÉON.

IMITATION D'OWEN.

A l'ombre des lauriers cueillis par ses aïeux
L'inutile Cléon noblement se repose :
Il doit tout aux vertus de ses pères fameux,
Mais sa postérité lui devra peu de chose.

Par M. JAMES DE SAINT-LÉGER.

LE JAMBON.

Au village on retrouve encor
Quelques traces de l'âge d'or,
De la candeur, et la décence,
Que volontiers j'appellerois
L'Ange Gardien de l'innocence.
Combien j'estime et combien j'aimerois
Fille qui fuit sur la moindre apparence,
Qui craint toujours le mal d'avance!
Qu'un rien, un geste alarme sa pudeur;
Vous la verrez, prudente et sage,
Disparoître à l'instant, et laisser au pillage
Ses biens plutôt que son honneur.
Cunégonde et sa sœur Adele
Pour ce portrait ont servi de modèle.
Francœur, brave Dragon, sous leur chaume logé
Avec Fierval son camarade,
De la famille alloit prendre congé:
On faisoit les adieux, on donnoit l'accolade;
Et cependant Francœur, ce vieux Narquois
Qui rarement partiroit la main vuide
Sur des jambons au croc jettoit un œil avide,
Jambons faits pour tenter les Dragons et les Rois.
Il avoit fait jadis plus brillantes captures;
Mais les Sœurs étoient là de trop facheux témoins.
Quand ces honnêtes créatures
Pensoit le drôle, en auroient un de moins!

Cela feroit-il leurs supplices?
Et la chambrée en feroit ses délices.
Il avise un moyen. Il tourne sur Fierval
De noirs sourcils qu'il fronce, et d'un ton pitoyable:
Morbleu! j'aurois grand peine à monter à cheval!
Je souffre en cet endroit d'une plaie effroyable.
- Contes que tout cela, mon cher; je n'en crois rien,
Lui dit son Compagnon qui le connoissoit bien,
- Tu vas voir mon ami; la blessure est profonde.
Il continuoit de parler,
Et fait mine de dévoiler
Ce que l'on cache à tout le monde.
Au simple geste Adèle et Cunégonde
En détournant les yeux partent comme un oiseau:
Couple léger autant qu'il est modeste!
Sans perdre un seul moment le Soldat non moins preste,
Vous décroche un jambon, le roule en son manteau,
Et part aussi, le met en croupe;
Puis au grand trot va rejoindre la troupe.
Encore un mot, et rien de plus.
Pour nous tromper, les uns par leurs finesses
Tirent parti de nos foiblesses,
Et les autres de nos vertus.

L'UN VAUT L'AUTRE,

Conte tiré du facétieux Réveille-Matin.

Il en est peu; mais il en est encore
De la simplesse. Avec stupidité,
Défaut pésant sur la société,
Que chacun fuit, que tout le monde abhorre,
Ne confondons icelle. Quand bonté
Par fois la suit, qu'elle la mène en lesse,
Sans doute alors c'est une qualité,
Et sans cela, ce n'est qu'une foiblesse.

Un Ecolier (Maître peux le nommer,
Au tour que fit, et c'est lé diffamer
Qu'autrement dire) adonc ce personnage,
Maître ou non Maître, entre dans un village,
Du Champenois (on sait qu'en ce pays
Simple l'on est). Toi va frapper à l'huis
D'un, qui pour lors étoit à l'abatage
En bois voisin. Sa femme ayant requis
Quel il étoit, d'où venoit et pour cause,
S'il a besoin, s'il veut pas quelque chose:
Il répondit: bonne Dame je suis,
Pour mon malheur, en fâcheuse détresse,
Et sans manger, viens tout droit de Paris:
Pour Dieu, prenez pitié de ma jeunesse.

Elle cuidant qu'il eut dit Paradis,
Lui repliqua, du ton de la tristesse;
J'eus autrefois un mari, nommé Hans,
Pour être mort, que ne vois plus céans;
Prou le regrette, encor qu'en aie un autre:
Mais cettui-ci seulement ne l'ai pris,
Que pour unir sa douleur à la nôtre.
Le premier est, ainsi que vous le dis!
Là haut, pour sûr, et voudrois savoir comme
A présent va. Ne l'auriez-vous pas vu —
- Par un surnom là haut on est connu.
Quel est le sien? — On l'appelloit bon homme,
Louchoit un peu. - Le connois. — Eh comment
Se porte-t-il? Hélas pas autrement,
Que, sans le bien, les secours et l'aumône,
Qu'aucuns lui font, il seroit souffreteux
Et mourant presque. - Ah? pauvre malheureux,
Cher ami Hans, que Dieu me le pardonne:
Ici bas rien onques ne te manqua
Du nécessaire. Ah! faut-il qu'à cette heure,
Souffres disette en si belle demeure.
Mon bon mari, si j'avois su cela,
Je n'aurois pas manqué, sur ma parole,
De te fournir, quand d'ici tu partis,
Pain pour huit jours, argent et tes habits,
Car les ai tous: si quelqu'un.... Le bon drôle
Ores lui dit que, devant retourner
Pour l'amour d'elle il pourroit s'en charger,
- Soit. Aussitôt se mit avec courage,

A ramasser vêtements à l'usage
De son défunt. L'hypocrite d'autant
Mangeoit, buvoit, à son contentement.
Elle mit donc en petite mallette
Ce que prévit pouvoir faire besoin
A cettui mort, voire en une pochette
Quelques ducats, et la besogne faite,
Recommanda qu'il en prit un grand soin,
Qu'outre, priât Dieu pour elle pauvrette.

Trompé fut-on, on a, faisant le bien,
La paix du cœur. Vertu, notre soutien,
En lui réside, elle est là dans son centre.
Ains faire mal ne plaît qu'aux insensés.
L'espiègle part aise, ainsi que pensez.

La Villageoise à son mari, qui rentre,
D'un air joyeux quoique modeste assez,
Conte les faits comme ils se sont passés.
Oui qu'il eut, différemment qu'icelle,
Il en jugea, la traîte mêmement
De franche sote encor pis. Cependant
Plein de courroux, se hucha sur la selle
D'un bon cheval, tout le meilleur qu'il eut à
Temps ne perdit remettant, en son ame,
Pour son retour à rechanter sa gaine,
Et vîtement après l'escroc courut,
Se promettant de lui faire tout rendre,
Et s'il peut même, encor le faire pendre.

De tout cela ceſtui bien ſe doutoit;
Sans ceſſe auſſi regardoit, écoutoit,
Si, que voyant ſe hâter homme en bête,
Parti qu'il croit de l'endroit qu'il quittoit,
Pas ne balance, et dans l'inſtant s'arrête,
Sous la feuillée il cache ſon butin,
Se jette à terre à côté du chemin,
Cherche à dormir ou plutôt à le feindre.

Le Cavalier pas ne tarde à l'atteindre,
Et dès l'abord l'engage à confeſſer
S'il n'a point vu certain homme paſſer
Portant paquet? oui dà, lui répond l'autre.
Seroit-ce point par hazard un brigand?
Car du plus loin, qu'il vous a vu courant,
Il a doublé le pas, en bon Apôtre,
Et s'eſt de ſuite enfoncé dans ce bois,
Où vous aurez grande peine, ſans doute
A le trouver. -- Enfin coûte qui coûte,
Je le pourſuis: ſi jamais je le vois,
Il paſſera mal ſon temps, je vous jure.
J'y vole.... à pied, car là cette monture
M'eſt inutile; et me feriez plaiſir
De la garder, pour peu qu'ayez loiſir. -
-- Très-volontiers. Encore une bonne heure,
Pour repoſer faut qu'ici je demeure;
Mais ne manquez de ne pas plus tarder,
A mon égard je ſaurai regarder
S'il paſôît point. - Merci. - Merci, toi-même,

Se dit-il bas, ton cheval à propos
Soit le venu pour te tourner le dos
Et m'éloigner d'une vîtesse extrême,
Ce, qu'au moment que plus ne l'apperçut,
Il fit de suite, et puis il disparut.

Bien prit à lui. Le Villageois en peine
Etoit d'avoir, inconsidérément
Livré sa bête à cil, qu'aucunément
Jà n'avoit vu. Ce penser le ramène,
Mais le fâcheux, c'est que plus ne trouva
Ni l'un ni l'autre. Et piteux, s'en alla
Joindre sa femme, à qui, cachant sa chance,
En arrivant, dit avec assurance,
Qu'en son chemin, examinant son fait,
Il l'a trouvé si beau, qu'en conséquence,
Augmenté l'a par le don qu'il a fait
De son cheval, afin, qu'allant plus vîte,
Son Messager parvint plutôt au gîte,
Et qu'aussi Hans plutôt fut satisfait.
Bien travaillé. L'un vaut l'autre en effet.

Par M. MENARD, *Avocat.*

LE CŒUR ET L'ESPRIT.

A Madame DE....

LE cœur un jour en rencontrant l'esprit
Lui dit « mon frère : oh ! c'en est trop me semble,
» Pourquoi cesser de voyager ensemble ?
» Nous valons mieux quand on nous réunit.
» Bien le savez. Alors j'en suis plus tendre,
» Et vous frippon en êtes plus joli ».
Esprit sourit à ce compliment-ci :
Quand le cœur parle on est prêt à se rendre ;
Il se rendoit. Un seul point l'arrêta,
Et voici comme à son tour il parla,
En souriant d'un air plein de finesse,
« Chez une grace est ma nouvelle adresse :
» C'est pour long-temps quand on est logé là.
» Je vais trouver celle qui m'intéresse,
» Adieu donc frère : adieu, reprit le cœur,
» Vers un objet doux et plein de candeur,
» Moi je m'en vais ». Lors chaque voyageur
S'en fut, reprit sa place accoutumée :
Ils auroient pu s'entendre sans discours
Car ils avoient choisi chacun Emée,
Et je crois bien qu'ils y sont pour toujours.

Par M. CHAUSSARD.

LA CLÉMENCE DU GASCON.

UN *Cadédis*, dans un passage étroit,
Marchoit à pas comptés, en habit de Dimanche,
Certain Maçon du haut d'un toît,
Fit jaillir, par mégarde, un peu d'eau sur sa manche.
» *Eh ! donc, quesaco, ventreblû !*
» *Vit-on jamais insolence pareille ?*
» *Pelitre ! biens à moi, Sandis, descends un pû,*
» *Je ne vus sûlément té couper qu'une oreille.*
» *Quoi, lâché !.... Tu fais lé plongéon ? --*
--» Je suis à vous, dit le Maçon;
Se disposant aussitôt à descendre,
Mais dans la résolution
De lui faire payer les frais de sa menace.
Notre brave, jugeant de son intention,
S'écrie en lui laissant la place.
Eh ! non, démûre, ami, jé té fais grace ;
« *D'honneur ! je suis content de ta soumission* ».

Par M. MARANDON.

LE PROCUREUR MOURANT.

Un Procureur sentant sa fin prochaine,
Résolut de penser à lui;
Et dit: des biens de la maison d'autrui
Je veux enfin purger la mienne.
Ma femme, tu m'entends; il faut dès aujourd'hui.
—Ah malheureux, qu'oses-tu dire,
D'où te vient ce transport fatal!
Si je croyois un tel délire,
Tous mes enfans iroient à l'Hôpital.

Par M. Henri de Larivière, *Avocat en Parlement, Auteur de plusieurs poésies fugitives, insérées dans les Journaux, sous le nom de M.* Lar.... *de Falaise.*

LES COURTISANS.

GREGOIRE et Jean sortent du cabaret,
Faisoient tous deux le contraire de boire,
A chaque pas ; or, Jean dit à Grégoire :
Que penses-tu de notre vin clairet.
—Moi, mon ami je pense qu'il me tarde
D'en boire encor ; c'est un vin comme il faut,
—Moi, mon ami, je lui trouve un défaut.
—Lequel ?—Tu vois, c'est qu'il n'est pas de garde.

Par M. PONS DE VERDUN.

LE MAL ENTENDU.

CERTAIN pédant disoit au bossu *Bisimon* :
» D'où donc est-tu, bossu ? *D'ausonie*
» Ou des *Gaules*
—Je ne vous entends point. —Seroit-ce *D'albion* ?
—Eh non Monsieur, je le suis des épaules.

Par M. MARANDON.

LES

LES BIENS COMMUNS.

Non loin d'un vallon, où serpente
La Nièvre encor foible et naissante,
Est une Paroisse où vivoit
Un Curé, qui pour frère avoit
Un gros garçon qui lui servoit
De Marguillier, d'agent d'affaire,
Quelquefois même de Vicaire,
Quand l'occasion se trouvoit.
Elevé là depuis l'enfance,
Ce garçon, qui ne jouissoit
D'une très-fine intelligence,
Sans se douter de rien, pensoit
Que la Cure et sa dépendance
Etoit son fonds propre; et Dieu sait
Le bien que cela produisoit.
Tandis que chez lui solitaire,
L'indolent Curé feuilletoit
Fleury, Pontas, ou son breviaire,
L'autre sans relâche exploitoit
Le temporel du Presbytère,
Et tout, jusqu'à la Ménagère
Sous sa main, dit-on, profitoit.
Un jour que dans un héritage
Il bêchoit, quelqu'un du village
Vint lui dire, tout éploré,
Que, frappé d'une apoplexie,

Sur son lit gissant, le Curé
Venoit d'être trouvé sans vie.
Tant pis, dit-il, j'en suis marri,
Mais au surplus cette aventure
Ne peut rien déranger ici;
Nous sommes assez, Dieu merci,
Pour faire aller sans lui la Cure.

L'ARGUMENT IRRÉSISTIBLE.

Bon jour, mon cher.... Hâte-toi de mourir.
- Tu ris. - C'est moi qui fais le Nécrologe,
- J'en suis ravi; mais.... Eh bien! ton éloge
Étonnera les siècles à venir.
L'article est prêt. Heureuse destinée!....
- Peste, l'ami, le cas est bien urgent!
Ne pourrois-tu retarder d'une année?
- Non, sur ma foi, j'ai trop besoin d'argent.

Par M. GRAINVILLE.

LE GASCON.

En plein café certain Gascon
Vantoit sa valeur, sa naissance;
Chacun connoît soit sa prudence,
Personne son extraction.
On sourit, mon brave se fâche,
» Qu'est-ce donc me croit-on un lâche?
» Jé donné cent coups dé bâton
Dit-il, au premier téméraire.
» Le présent ne vous coute guère
» Figeac, vous êtes bien en fond.

Par M. MALLET DE GENÈVE.

CONTRE UN PRÉDICATEUR.

Monsieur l'Abbé *de la T. du P****
Auroit dû, dit certain critique,
Au lieu d'un rôle évangélique
Choisir un rôle d'*Arlequin*.
— Il auroit fait une sottise
Dit à l'instant un autre Abbé.
Au Théâtre on l'auroit sifflé;
On ne siffle point à l'Eglise.

Par feu PIRON.

LE PRÉJUGÉ DÉTRUIT.

ANECDOTE HISTORIQUE.

Ce bon *Louis*, par la France nommé
Père du peuple* et des Rois le modèle;
Ce bon *Louis*, si digne d'être aimé
Par ses vertus, sa grace naturelle,
Ne croyoit pas qu'une ame noble et belle
Pût habiter dans un corps contrefait.
Malheur à qui la fortune avoit fait
Col tors, œil louche, ou bien telle autre injure,
Notre héros, à coup sûr, l'en railloit,
C'étoit son foible. A l'humaine nature,
Grands et petits, nous payons nos tributs.

Jean de Châlons, Seigneur dont la figure
N'annonçoit pas les brillantes vertus,
Parut un jour au palais du Monarque.
Avec chagrin le Prince le remarque.
En l'accueillant il se contraint d'abord,
Mais ne pouvant prolonger cet effort:
« Certes, dit-il, ne saurois-je point croire,
» Que la vertu puisse là se loger!
» Combien d'argent pour trahison bien noire
» Seigneur *Châlons*, pourriez-vous exiger?
» *Par les Saints Dieux!* dit le Duc en colère

* Louis XII.

Tous vos trésors, Sire, dans votre cité
Ne pourroient onc me résoudre à me faire ;
Mais si feroit fort bien un bon dépit.

Chacun trembla de sa mère imprudence.
Un courtisan, pour sortir d'embarras,
Eût lâchement dissimulé l'offense ;
Heureusement Chilone ne l'étoit pas ;
Et la leçon plut au bon Roi de France,
Qui s'en souvint depuis, en pareil cas.

Par M. MARANDON.

LES OFFICIERS RÉFORMÉS.

Cette Epigramme fut faite lors de la destruction des Jésuites.

BRAVES Guerriers que l'on réforme,
Quittez sans regret l'uniforme,
Ce siècle est celui des grands coups ;
Choiseul fait briller son génie ;
Enfans de Mars, consolez-vous,
Jésus perd bien sa compagnie !

LE VUIDANGEUR PHILOSOPHE.

UN Vuidangeur devenu philosophe,
(Ce n'est ni le rang, ni l'étoffe
Qui font le sage). Or donc un Vuidangeur,
Homme de sens, homme d'honneur,
Après vingt ans de fatigue constante,
Avoit gagné trois mille écus de rente.
Se regardant alors comme assez fortuné,
L'ame en joie, il vécut en vrai prédestiné.
Or il disoit un jour : libre de toute chaîne,
Il faut n'avoir que des desirs bornés,
Pour vivre heureux : en outre, et j'en conviens sans peine,
Mon état me puoit au nez.

Par M. MERARD DE S. JUST.

L'AMOUR PROPRE DÉSINTÉRESSÉ.

UN Fauteuil est vacant : que ne le briguez-vous?
Dit à Lainez un des Quarante.
Cet honneur, soit dit entre nous,
Répondit-il, est bien une chose tentante,
Mais, si je l'obtenois, qui vous jugeroit tous?

Par M. REGNAULT DU BEAUCARON, *de l'Académie des Arcades de Rome, de celle d'Arras, etc.*

REPARTIE INGÉNIEUSE D'UN VIEILLARD.

Tête à tête avec un tendron,
Un jour le galant fontenelle,
Quoiqu'il fut alors vieux barbon,
Lutinoit fort la Jouvencelle.
Ou soyez plus respectueux
Ou je vais m'écrier, dit-elle.
Bien, lui répond-il, rien de mieux:
Oui, oui criez: vos cris, ma belle,
Nous feront honneur à tous deux.

Par M. FAULCON.

L'ENTÊTÉ.

Certain fat s'écrioit, croyant dire merveilles,
Je veux que l'on me coupe ici les deux oreilles
Si jamais je reviens de ce sentiment là.
Eh bien! dit un Gascon, on vous les coupera.

Par M. B. D. F.

A M. LE MARQUIS DE BELAZE.

Il m'en souvient, du jour où dans Pont-à-Mousson
A table avec tes Camarades,
Nous sablions force rasades
En répétant mainte chanson,
A force d'écouter nos contes peu sévères,
La raison au dessert s'endormit à propos,
Mais jamais le choc de nos verres
Ne troubla le choc des bons mots;
Des secrets d'Apollon Mars discourut en maître,
Et ce jour-là ton Régiment m'apprit
Qu'un repas de corps pouvoit être
Quelquefois un repas d'esprit.

Par M. DE PITS.

RÉPLEXION.

Didon qui partit gaiment
En voyant mourir Sichée,
Se poignarda tristement
En voyant partir Enée,
Et voilà, mes amis, d'où nous vient ce hocard,
Un Amant part, on meurt; un mari meurt, on part.

Par M. PONS DE VERDUN.

LA JARDINIÈRE.

SA hotte sur le dos, Barbe, d'un pas tranquille,
Alloit vendre au marché les fruits de son jardin.
Contre un arbre touffu, peu distant du chemin,
Pour un besoin pressant elle trouve un asyle;
Et là, tout à son aise, en pleine liberté
Lève la toile, et se met en posture,
Qu'en pareil cas indique la nature
Et qu'exige la propreté.
Mais en se relevant sa chemise et sa cotte,
Ne sais par quel hasard, s'accrochent à la hotte,
Et dérobant le voile à la pudeur
Laissoient d'un gros derrière entrevoir la blancheur.
Deux Capucins, gens sans malice,
De la belle suivoient les pas.
Bientôt, l'œil perçant du Novice
Apperçoit, malgré lui, ce qu'on ne cachoit pas.
J'en demande pardon à votre Révérence:
Voyez, Père Gardien, voyez quelle indécence.
-Je vois, je vois: baissez les yeux.
-N'aurois-je donc ici rien à faire de mieux?
De Saint François digne porte sandale,
Plein de zèle et de charité,
Pour faire cesser tout scandale,
De Barbe il court voiler la nudité.
Le cœur ému, décemment il s'approche;
Puis il fait retomber la jupe qu'il décroche.

Ce que j'en fais, dit-il, n'est pas pour vous fâcher
Plus il est beau, ma sœur, plus on doit le cacher.
Barbe répond; je n'ai que graces à vous rendre;
D'un Novice c'est tout ce qu'on pouvoit attendre.
Voyant plus loin venir un Cordelier,
Barbe, les yeux au Ciel et la main étendue;
Grands Dieux! j'étois une femme perdue,
Si celui-là l'avoit vu le premier.
- Je vous aurois bien défendue,
Dit le Frater d'un air si doux!
- Qui vous en eût prié, reprend Barbe en courroux?
-- Cette commere est un peu leste,
Dit le Gardien au Novice modeste :
Vous n'aviez, mon cher Frère, aucun malin vouloir:
Vous avez fait votre devoir :
Le Cordelier fera le reste.

LA BONNE LEÇON.

PAROITRA-T-IL enfin, le fripon ! le bélître ?
Crioit certain Prélat du haut de son perron ;
Des B.... des F...., épuisant le Chapitre
Et menaçant un valet du bâton.
Comme il poursuivoit sur ce ton,
» Quel est donc ce coquin à pendre
» Qui, sans respect du maître, ici jure tout haut ?
Répond d'en bas Frontin qui feint de se méprendre :
Mais voyez un peu le maraud !
Si *Monseigneur* alloit l'entendre !

Par M. MUGNEROT.

ÉPITAPHE D'UN FINANCIER BEL ESPRIT.

POUR être Auteur, ci gît qui paya bien :
C'est la coutume,
L'ouvrage seul qui ne lui coûta rien,
C'est son posthume.

LA RAILLERIE REPOUSSÉE.

Par deux Marquis s'excitant tour à tour,
Et de droite et de gauche, à table du ton leste
Que d'ordinaire on se permet en Cour,
Etoit raillé quelqu'un de très modeste.
Si pour homme d'esprit, il m'est, dit-il, fâcheux
De ne point me faire connoître,
Pour *sot* au moins, Messieurs, je ne pense pas l'être,
Seulement je suis entre *deux*.

Par M. G****.

CONTRE UN AUTEUR

DE VERS SUR L'INSOMNIE.

Privé des charmes du sommeil,
Certe, à bon droit, tu peux te plaindre:
Plus d'un mortel, ~~hélas! connu un malheur pareil~~;
Mais en lisant tes vers on n'a pas à le craindre.

Par M. D** T* * *.

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

DANS un spectacle au milieu d'une scène
Subitement une voix crie au feu.
Chacun veut fuir, on se porte, on s'entraîne.
Bon ! dit quelqu'un, les filoux ont beau jeu.
Lors un plaisant.... On a volé ma montre !
Mais, il faut bien que le talent se montre :
Les humains que Plutus oublia de doter,
De Mercure ont reçu l'adresse,
Et ces honnêtes gens ont voulu profiter
De la liberté de la presse.

Par M. KNAPEN, *de plusieurs Académies et Sociétés Littéraires.*

LES DEUX VOYAGEURS.

UN gros ivrogne affourché sur sa bête,
Clopin-clopant, regagnoit sa maison :
Il faisoit nuit ; par bonheur le grison
Prudent et sobre, avoit tonte sa tête.
Par fois l'instinct vaut mieux que la raison.
Près du logis Aliboron s'arrête.
Son Maître jure et prend Martin bâton,
Veut passer outre ; Aliboron tient bon.
Et par bonheur pour cette pauvre bête,
Lanterne en mains un quidam devant eux
Passe, et du rustre éclaire la cabane.
J'ai tort, dit-il, lâchant la bride à l'âne ;
O qu'en voyage il est bon d'être deux !

Par M. G****.

LE GASCON NÉGOCIANT.

UN *Cadedis*, aux rives de la *Seine*
Cherchoit fortune, et prônoit sur les toits
Le revenu d'un superbe domaine ;
Qui lui rendoit deux mille écus par mois.
Si cependant il ne trouvoit personne
Qui lui prêtât seulement un *louis*.
On trouve peu de Prêteurs à *Paris*
Sur les châteaux des bords de la *Garonne*.
Le Chevalier, que ce refus étonne,
Un beau matin retourne en son pays.

Certain Bourgeois du quartier *St. Denis*,
Deux mois après devers *Bordeaux* arrive,
Et le premier qu'il trouve sur la rive,
En débarquant, est notre *Cadédis*.
Imaginez quelle fut sa surprise,
En avisant de deux grands brocs chargé,
Le Gentilhomme en porteur d'eau changé.
– « Qu'est-ce ceci, Monsieur *de la Rapiere*,
» Voilà, d'honneur ! un plaisant attirail ? –
– » Sandis, mes fonds sont sur cette ribière –
» Né trouvant pas, en gros à m'en défaire,
» Bous lé boyés, je la bends en détail ».

Par M. MARANDON.

L'UTILE CONSOLATION.

PORTANT au cou deux petits innocents,
Sa très-chère progéniture,
Une femme à grands cris implorait les passants
Contre la faim et la froidure.
Pourquoi vous amuser à faire des enfants,
Lui dit un riche à l'ame dure?
Du plaisir de l'amour faut-il donc s'occuper,
Quand la fortune nous maltraite?
Eh! Monsieur, répond la pauvrette,
Nous n'avons bien souvent que cela pour souper.

Par M. NOUGARET.

LA MAUVAISE PLAISANTERIE PAYÉE.

DAMON qui se croit très-subtil,
Parloit un jour de la métempsicose;
Et croyant avancer une admirable chose:
D'avoir été veau d'or, il me souvient, dit-il.
En ce cas, repartit quelqu'un, je vous l'assure,
Monsieur, vous n'en avez perdu que la dorure.

Par M. REGNAULT DU BEAUCARON, *de l'Académie des Arcades de Rome, de celle d'Arras, etc.*

LE CHEVREAU.

C'EST dans trois jours la fête de bonne
Dit à son papa la petite Lucette
Encore enfant, déjà coquette :
Pour ce jour là je voudrois un chapeau
Garni de rubans, de dentelles,
Comme j'en vois aux Demoiselles
Qui viennent danser au Château.
Lucette à sa demande ajoute une caresse :
Bastien son père a la foiblesse
De tout promettre, et dentelle et ruban :
Un seul point l'embarrasse, il n'avoit point d'argent.
Mais demain, se dit-il, j'irai vendre à la ville
Notre chevreau : mon enfant sois tranquille.
— Ah ! que j'aille avec vous ! Faites-moi ce plaisir,
Dit la petite en embrassant son père :
Il est des couleurs qu'on préfère ;
Personne mieux que moi ne sauroit les choisir.
La nuit à peine achevoit sa carrière,
La Bergère à partir est prête la première.
Le chevreau dans le sac, un bâton à la main,
Voilà le père et la fille en chemin.
Sur le point d'arriver, passant près des Casernes
Maître Gonin, Dragon de Nadaillac,
Garçon rusé, fertile en balivernes,
Qu'ezaco, notre ami, que portez dans le sac ?

« C'est un chevreau, Monsieur, qu'au marché je
[illegible] vendre.
– Un chevreau! qu'ai-je d'entendre?
Comme il vient à propos! et que peut-il valoir?
Mais je n'ai pas besoin de le savoir.
De le porter plus loin vous aurez peut-être peine.
Depuis long-temps mon Capitaine
Voudroit s'en régler. Que je lui fasse voir...
Oh! sur le prix point de dispute.
Mon officier est généreux.
Le Dragon court, et vient en moins d'une minute.
Que je suis donc fâché, sans dire c'est malheureux!
Mon Capitaine aujourd'hui fait diète.
Dieu, la jolie enfant! – C'est ma fille Lucette.
– Je vous en fais mon compliment.
Mais du marché l'heure s'avance;
Je vous retiens fort inutilement.
Adieu-tu. – Fais donc la révérence.
Il faut voir la Bergère entrant dans la Cité
Promenant ses regards de boutique en boutique;
Mille objets à la fois tentent sa vanité,
Et son cœur se repaît d'un espoir chimérique.
Ivre de joie et suivant de plaisir,
Allons vite, mon père, afin de revenir.
Enfin les voilà sur la place.
Bastien dépose sa besace;
Et de crier: qui veut acheter mon chevreau?
Un chaland aussitôt s'approche.
Pesez, Monsieur, c'est du troupeau

Et de plus grand et de plus beau
– Soit; mais je ne veux pas acheter chat en poche.
Ouvrez vite le sac, dit Lucette à Bastien.
Pour elle chaque instant trop lentement s'écoule.
Du sac à peine ouvert s'échappe un petit chien
Qui fait à toute jambe et sa pesd dans la foule
De peindre la stupeur, la honte et le dépit
De ces deux bonnes gens n'est pas chose facile.
Après un moment de répit,
Ils ne songeoient qu'à sortir de la ville;
Ils s'en alloient plongés dans la douleur;
Mais des badauds la race impitoyable,
Eclats de rire, et rumeur effroyable,
De leur supplice accroissoient la rigueur.
Quand ils furent bien loin, et qu'ils purent s'entendre,
Le père à son enfant fit un discours bien tendre
Ne pleurons pas, dit-il; mais rendons grace aux Dieux.
Ils ne font rien que pour le mieux.
S'ils ont permis cette métamorphose,
C'est pour nous corriger tous deux.
Malheur est bon à quelque chose.
C'est pour punir ta vanité,
Et ma foiblesse et mon trop de bonté.
Ah! je devois savoir qu'une simple Bergere
N'a pas besoin d'ajustement
La vertu seule est un bel ornement,
Et toute parure étrangere

Est le chemin du crime, et le prix bien souvent
Avec un gros soupir et l'ame bien flétrie,
Lucette enfin se rend à ces raisons,
Renonce pour jamais à la coquetterie
Et s'en retourne à ses moutons.
Tandis que du chevreau faisant large curée,
Le Dragon en chantant régaloit sa chambrée,
N'oubliant d'en jetter les os au petit chien
Qu'il avoit mis dans le sac à Bastien.

LE MÉDISANT.

Ce cynique au regard perçant,
Caçodème, en d'un caractère
Sur ses défauts peu clairvoyant,
Et sur ceux d'autrui fort sévère,
Ce personnage dont l'orgueil
En tout et par-tout est extrême
Est assez ressemblant à l'œil,
Qui voit tout sans se voir lui-même.

Par M. B. D. P.

LA LIBERTÉ DU CHOIX.

CERTAIN Gascon, Gascon si jamais il en fut,
Avec un sien ami, compagnon de voyage,
Ayant tous les deux en partage
Grand appétit, petit bagage,
Arrivent, pour dîner, dans un chétif village.
Ils tomboient assez mal; le vin sentoit le fût:
Voilà d'abord un fort mauvais breuvage;
Et l'Hôte du logis n'avoit dans son ménage
Que trois œufs seulement avec un peu de lard.
L'Hôtesse étoit d'avis, pour faire égale part,
De fricasser les œufs en omelette;
Mais le Gascon, espérant de son art,
Dit qu'ils seroient meilleurs à la mouillette.
La nappe mise, on sert cérémonie à part;
Des trois œufs, le Gascon en prend deux sur l'assiette;
Puis, à son compagnon dit, d'un air goguenard;
A présent, mon ami, choisissez, je vous prie:
Comment choisir! dit l'autre; oh! point de raillerie,
Monsieur; votre dessein est-il de m'offenser?
—Cadédis! non mon cher; mais, sans plaisanterie,
N'avez vous pas le choix de prendre ou de laisser

Par M. DE LA MOTHE.

JEAN ET MON PROCUREUR.

JEAN me devoit une pistole
Qu'il ne vouloit pas me payer,
Quoiqu'il m'eût donné sa parole.
A son refus, j'allai trouver Bartole :
» Oh ! oh ! dit il, nous le ferons plier,
» Soyez tranquille « Il plaide ; mais ma cause
Coûte, en dix ans, cent pistoles de frais.

Pour conserver mon bien et vivre en paix,
Très-fermement je me propose
De fuir avec grand soin Jean et mon Procureur :
L'un ne me sait donner que de fausses paroles,
Et l'autre en plaidoyers consomme mes pistoles,
Or, adieu donc, cause, argent, débiteur.
Si cependant on veut apprendre
Lequel des deux je fuis de plus grand cœur ;
Ce n'est pas Jean, mais c'est mon Procureur :
L'un donne sa parole, et l'autre sait la vendre.

Par M. SIMON, *D. M. de l'Académie des Arcades.*

L'HOMME AUX DOUZE FEMMES.

CERTAIN galant du pays Ferrarois
Fut mis en charte ès-prisons de *Modène*,
Pour avoir pris deux femmes à la fois.
Voilà-t-il pas qu'au bout de la semaine,
Une autre encor vient réclamer ses droits,
Et puis une autre à la suite des trois,
Et puis une autre.... Enfin une douzaine.
Quel épouseur ! Vous concevez sans peine
Qu'au loin bientôt le fait se repandit.
Le Podestat, informé du délit,
Mande le sire; au palais on l'amène:
Devant son juge il n'est point interdit.
Sur tous les points en vain on le sermone,
Chacun le tance, et le drôle s'étonne
Que pour si peu l'on fasse autant de bruit.
Le Magistrat que ce sang-froid aigrit :-
« Réponds, dit-il, quand la Cour te l'ordonne,
» Douze de suite, infâme suborneur !
» Quand comptois-tu t'arrêter ? - Monseigneur,
» Quand j'en aurois enfin pris une bonne ».

Par M. MARANDON.

LE VIEILLARD.

De jour en jour tout dépérit,
Et la nature dégénère,
Disoit un Vieillard décrépit.
Les femmes n'ont plus l'art de plaire,
Les hommes manquent de vigueur,
Les fruits ont perdu leur saveur
Comme le soleil sa lumière ;
Les fleurs ont un parfum moins doux,
Vieillard ! rien n'a changé que vous.

Par M. MALLET DE GENEVE.

LES SUCCÈS DRAMATIQUES.

Feu Damis, plus adroit que tous ses devanciers
Voulant faire applaudir ses pièces,
Remplissoit le Parterre avec ses créanciers,
Et les Loges de ses Maîtresses.

Par M. DE PUIS.

PENDANT l'été, Guillot avec Lise, qu'il aime
Etoit en route, assez loin du hameau,
En plein midi : le chaud étoit extrême.
Un bosquet se présente, il bordoit un ruisseau
La fraîcheur du couvert, le murmure de l'eau
Invitoient au repos. Le Dieu d'amour lui-même
Avoit, par des soins bienfaisans,
Des plus jeunes ormeaux épaissi le feuillage,
Pour mieux cacher sous leur ombrage
Les doux mystères des amans.
Lise voit le bosquet : reposons-nous, dit-elle,
» Que ce gazon est verd ! que cette place est belle
» Pour nous délasser un moment !
» Volontiers, dit Guillot, sur l'herbe il la descend.
» Dormons, dit l'amoureuse Lise :
» Ce Soleil si brûlant appésantit mes yeux,
» De ma fatigue un peu remise,
» Au frais du soir nous marcherons bien mieux.
Guillot consent à tout, et la tendre verdure
Reçoit les voyageurs côte-à-côte couchés.
» Quoique par ces rameaux nous soyons bien cachés
» Vois, dit Lise à Guillot, quelle chaleur j'endure :
» Je vais ôter mon fichu. - C'est fort bien,
» S'il vous gêne, répond Guillot. Mon ami, tien,

» Je l'ôte, reprend Lise », et Guillot laisse faire,
Sans aider, sans déranger rien.
Il l'aimoit cependant, il avoit su lui plaire.
« Le sommeil, dit l'inquiète Bergère,
» Sur mes yeux pèse encor plus fort;
» Je vais dormir... Que je t'embrasse;
» Mais sois sage sur-tout si tu m'aimes. — D'accord,
» Je le serai, dit-il, et le bonet s'endort.
» Guillot, hélas! que n'étois-je à ta place!

Par M. SIMON, D. M.

LEÇON A UN NOBLE ORGUEILLEUX.

PETIT Marquis parfumé d'ambre,
Vante moins ta naissance et ton nom célèbre;
Va, la Noblesse a bien dégénéré,
Depuis que le beau sexe a des valets-de-chambre.

Par M. NOUGARET.

LA CONFESSION RÉVÉLÉE.

CERTAIN Vicaire, entre deux vins,
Un beau Dimanche, en pleine Eglise,
Se querellant avec Orphise,
L'appella Reine des Catins.
J'en prends à témoin l'Auditoire,
Dit-avec indignation,
La Pénitente : il est notoire
Que notre Vicaire, après boire,
Révèle ma confession.

Par M. A***. *Secrétaire du Cabinet de* MADAME.

LE DUEL GASCON

Ces jours derniers Poulignic et Vercrac
Dans un café buvoient du punch au rack ;
En le buvant tous deux prirent querelle
Et le premier dit à l'autre : suis moi ;
Nous battrons-nous pour une bagatelle
Répond soudain Vercrac saisi d'effroi :
— Que t'ai-je dit — que je n'étois qu'un lâche.
Et tu sais bien que ce propos me fâche ;
Bref je t'attends à quatre pas d'ici
Où mon acier saura t'apprendre à vivre.
— Je badinois en te parlant ainsi,
Mais tu le veux, je suis prêt à te suivre,
— Eh ! donc, mon cher, moi je badine aussi ;

Par M. PONS DE VERDUN.

LE CONNOISSEUR DE BONNE FOI,

ANECDOTE DRAMATIQUE.

On annonçoit depuis deux mois
Le *Fat puni* de *Pont de Veyle*.
Chaque jour retardoit cette pièce nouvelle,
On l'affiche à la fin, pour la première fois.
Le soir un accident l'arrête de plus belle.
Pour sortir de cet embarras,
La troupe à l'instant s'évertue.
Or, comme on sait, l'on donne, en pareil cas,
Une autre pièce rebatue;
Ce fut le *Crispin Médecin*.
Un connoisseur des bords de la *Garonne*,
Lisant l'affiche le matin :
« Oh, oh! dit-il, lé *Fat puni* sé donne,
» Nous lé verrons pour lé certain ».
Il se rend des premiers; aux propos ridicules
Du Docteur impromptu son cœur s'épanouit;
Dieu sait sur-tout s'il applaudit
A l'ordonnance des pillules!
Cependant, de certains scrupules,
Après la pièce, il sent son esprit prévenu :
» - Pour voir cé fat puni, dit-il, j'étois vénu,
» Boyés quelle errur est la notre!
» Jé croyois franchément né l'avoir jamais vu,
» Sandis, jé n'en connois pas d'autre ».

Par M. MARANDON.

LES VERTUS THÉOLOGALES.

CERTAIN Pasteur plein de bonté
Disoit à la naïve Annette :
Que la Foi, l'Espérance et puis la Charité
Sont trois vertus dont il faut faire emplette.
» J'ai la foi que Lubin m'a promise à genoux,
» Répondit-elle, et l'Espérance,
» Qu'avec le temps il sera mon époux.
» Quant à la Charité, j'en ai tant, voyez-vous,
» Que j'lui baille la permittance
» De v'nir, quand Maman dort, veiller auprès de
nous. »

Par M. DE PIIS.

CONTRE UN FAUX DÉVOT.

CLÉON, crois-moi, laisse ta morgue ;
Plus de vertu, moins de façon.
Ton cœur ressemble au tuyau d'orgue ;
Il est creux et n'a que du son.

Par M. G*****.

LE MAITRE DE DANSE.

DANS un palais, le fameux Des-beaux-bras
Vantoit son art comme le plus sublime.
Qu'enseignez-vous? je préviens les faux pas,
Dont le beau sexe est souvent la victime;
Je forme un homme, et sur-tout un Seigneur.
Je vous entens, lui dit le gouverneur,
L'art de socrate, est sans doute le votre,
Aux passions vous imposez la loi!
Point on apprend à passer avec moi
Élégamment un pied par dessus l'autre.
Quel prix par mois mettez-vous à vos soins?
Quatre ducats. Pour un Maître de danse
C'est beaucoup trop. Votre discours m'offense,
Un précepteur ne gagne guere moins.

Par M. MALLET DE GENEVE

LA BONNE FOI.

La Vérolière sans façon
Qui n'étoit pas une vestale
Après mainte, et mainte leçon
De phisique expérimentale,
Un beau matin dans un caisson
Eut une colique fatale,
Et mit au jour un gros garçon.
De quel Soldat est le poupon
Lui demandoit un capitaine?
Elle répondit franchement:
Hélas! j'aurois bien, de la peine
A dire de quel Régiment.

Par M. PONS DE VERDUN.

LE PANÉGYRISTE.

CHRÉTIENS, disoit un jour certain Prédicateur,
Je vous dois le panégyrique
Du Saint que dans ce Temple, aux pieds de sa relique,
Vous priez tous avec ferveur.
En parler dignement, ce seroit mon envie;
Toutefois, a-t-il existé?
Je n'en sais rien en vérité;
Mais s'il vécut, voici sa vie.

Par M. MUGNEROT.

LA COUR DE SANNE USURIERE.

LA coquette Aspasie est la beauté du jour,
Mais on la dit inaccessible ;
Arrive en poste un Seigneur de la Cour,
Aspasie à l'instant prend un masque sensible,
Et pour beaucoup d'écus lui prête un peu d'amour.
Mais ce n'est pas le tout ; l'usurière Aspasie,
Vingt fois le jour, à notre bon Seigneur
Fait payer par la jalousie
Les intérêts de son bonheur.

Par M. DE PIIS.

LE VOYAGEUR ANGLOIS.

D'où venez-vous sir Tom ? j'arrive de Calais.
Vous avez parcouru l'Italie et la France ?
Oui. Quel peuple à vos yeux obtient la préférence !
Je ne sais, je n'ai vu par-tout que des Anglois.
Vous avez lu du moins Voltaire et l'Arioste ?
Non. Qu'avez-vous donc fait ? mais j'ai couru la poste.

Par M. MALLET DE GENEVE.

LE MEILLEUR PARTI.

DEUX gros garçons de Spire ou de Mayence
Un soir d'hiver à Paris vont au bal ;
L'un d'eux, bientôt dans une contredanse
Veut figurer et figure fort mal.
Comme on rioit : l'autre allemand s'avance :
Si danser mal, se pattre choliment
Mon camarate, et n'en craintre pas quatre :
—Quoi tout de bon, —*oh toute pon fraiment.*
—Eh bien, Monsieur, dites lui de se battre.

A UN BORGNE JALOUX,

Mari d'une très-jolie Femme.

PAUVRE mari, quelle erreur est la tienne !
L'amour se rit de tous tes soins.
Crois-tu garder ta femme avec un œil de moins,
Quand *Argus* avec cent ne put garder la sienne ?

Par M. MARANDON.

L'AVIDE USURIER.

Imité de CUMINGHAM.

Lucas touchoit au dernier des moments,
Car la mort frappoit à sa porte.
Cléon soudain accourt entouré d'une escorte
D'huissiers, de Records, de Sergents,
Oh! laissez-moi mourir! que la pitié vous guide....
Lui dit le malade effrayé.
Oh parbleu, repartit le créancier avide,
Oh! tu ne mourras pas que je ne sois payé.

Par M. REGNAULT DU BEAUCARON, *de l'Académie des Arcades de Rome, de celle d'Arras, etc.*

CONTRE UN JOLI HOMME.

QUEL est ce couple heureux, la taille, la figure,
Le maintien, tout m'en plaît et sur-tout la parure!
Hymen vient de l'unir du lien le plus doux
Fort bien, mais un point m'embarrasse:
Qu'est-ce encor, lites-moi, de grace,
Si vous le connoissez, qui des deux est l'époux.

Par M. D*** T *****.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL.

DAMIS, est de Cléon l'unique Légataire:
On le chicane, il plaide, il gagne son procès;
Mais le bien de Cléon suffit à peine aux frais,
La justice est son héritière.

Par M. MALLET DE GENÈVE.

LE BON REMÈDE.

Chez l'hôte Barthe, au signe de la Vierge,
Trois Grenadiers prenoient un restaurant
Quand, par malheur, vient le garçon d'Auberge
Avec lequel se mût un différend,
Si qu'un des trois, homme mal endurant,
Vous l'étend mort d'un coup d'épée en quarte;
Au bruit qu'ils font arrive maître Barthe :
» C'est mon garçon .... ô ciel!... ô sort fatal!...
Lors le Sabreur : voyez donc le gros mal!
On le paiera; mettez-le sur la carte.

Par M. LALLEMAN.

LES PLAINTES MAL FONDÉES.

Certain époux reprochoit à sa femme
Sa nonchalance au labeur conjugal.
Elle ne bouge, il a seul tout le mal
Toute la peine?—eh bons dieux, dit la dame,
De quelle erreur êtes vous entiché.
Point ne me sens sur ce digne de blâme,
Autre que vous ne me l'a reproché.

Par M. LEGAY.

MA BOUTIQUE.

Qu'il est joli, mon état de Libraire !
D'un pareil choix que mon cœur s'applaudit.
J'aime bien mieux, à tant par exemplaire,
Offrir aux sots un magasin d'esprit,
Que m'en aller grossir à l'Audience,
Le noir troupeau de nos fiers Orateurs ;
Et, chaque jour, faire dormir Messieurs,
Au bruit pompeux de ma jeune éloquence.
Je n'eusse été qu'un petit Avocat,
Cherchant partout quelque cause d'éclat,
Pour devenir important personnage,
En attendant, plaidant pour un écu,
Et griffonnant, pour le premier venu,
Ces beaux factums que l'on paie à la page ;
Vive un Libraire heureux dispensateur,
De ces écrits, dont on chérit l'auteur,
Dont la boutique, asyle du génie,
Est le comptoir de la philosophie ;
C'est-là qu'on vient demander tour à tour,
Un alphabet, et les vers de Virgile,
La Sainte Bible, et le Roman du jour.
C'est-là qu'on voit arriver à la file,
Nos beaux esprits, et nos gens, comme il faut ;
Au titre seul du livre qu'on achète
Je sais quel ~~est celui qui fait~~ l'emplette,
Abbé, Robin, ou Poëte, ou Dévot,

A mes regards, nul ne peut se soustraire ;
Qu'il est joli mon état de Libraire.

Mais on pourroit se trouver en défaut,
En se flattant de connoître les hommes,
Toujours d'après les livres qu'il leur faut :
Tout est changé, dans le siècle où nous sommes.
Nouvelles mœurs ainsi que nouveaux tons ;
Sexe charmant, corrigé par Moliere,
Vous aviez bien pratiqué ses leçons
Et renonçant aux traités de la sphère,
Vous ne saviez lire que des chansons.
Voyant à moi venir femme jolie,
Je crois qu'il faut quelques nouveaux Romans,
Mais on demande un Traité de Chymie,
Et l'on s'abonne au Journal des Savants.
Au temps passé, c'étoit peu de la vie,
Pour obtenir, en un genre, un succès,
Au temps passé l'on avoit la manie,
D'être ignorant, ou modeste à l'excès,
A son métier on bornoit sa science ;
Chaque homme alors ne recevoit du Ciel,
Qu'un seul talent, et, dans toute la France,
Voltaire seul étoit universel.
Tous les matins, je reçois la visite
D'un petit Maître élégamment frisé,
Dont le gros col avec grace est plissé,
Dont la parure est pleine de mérite.
— Eh bien, Monsieur, avons-nous du nouveau ?

» Collin vient donner sa Comédie,
» La livraison de l'Encyclopédie
» Quand viendra-t-elle ? et le cher Mirabeau
» Il se tait donc. Mais c'est abominable
» Tous ces Messieurs sont de grands paresseux,
» Pour moi, d'honneur, je suis infatigable,
» A moi tout seul, je travaille plus qu'eux,
» Et sans prétendre ici m'en faire accroire,
» Mon nom, je pense, obtiendra quelque gloire.
» Avez-vous lu mon Epître à Chloris,
» Décidément, je concours pour les prix
» De Poësie ainsi que d'Eloquence.
» Je vous le dis, mon cher, en confidence,
» N'en parlez pas, je suis tout harassé ;
» Le croirlez-vous, mon ami, j'ai passé
» A travailler, encor la nuit dernière
» J'ai retouché l'Essai sur la lumière,
» Et mon Traité sur la Course à cheval,
» De mon discours sur le monde moral
» J'ai corrigé le dernier paragraphe. »
Vous le voyez, c'est un homme parfait ;
A vingt-six ans, il a tout vu, tout fait,
Il sauroit tout, s'il savoit l'orthographe.
Un gros Chanoine effrayant de santé,
D'un pas tardif, et d'un air hébété,
De sa grosseur vient emplir ma boutique.
« Que veut, Monsieur, une Bible, un Cantique,
» Ou les écrits du Père Berruyer ?
» — Qui, moi, parbleu, je ne suis pas si bête

» Ces livres-là me font mal à la tête.
» Non, donnez-moi le parfait Cuisinier.
Le front couvert d'une large dentelle,
La voix tremblante, et le sein agité,
Entendez-vous cette jeune beauté,
Modestement demander la Pucelle.
« Allez, ma fille, et méditez le bien,
» Ce saint Poëme, il est fait pour les belles,
» Ces vers sont ceux d'un cœur vraiment chrétien,
» Qui respiroit pour le ciel et pour elles.
» Allez, ma fille, allez, et si par fois
» En relisant un si sublime ouvrage,
» Vous vous lassiez à la fin d'être sage,
» Choisissez-moi pour votre beau Dunois,
» Aux champs d'amour je suis prêt à vous suivre,
» Ah! c'est alors, si grace à ce saint livre,
» A sa morale, à sa douce leçon,
» L'heureux vendeur, parvenoit à vous plaire,
» Qu'il s'écrieroit : ah! j'avois bien raison ».
Qu'il est joli mon état de Libraire!

Par M. PICARD, *à Nantes.*

LES SACRIFICES.

QUOIQUE Marquis, Damon, né roturier,
Veut qu'on le croie issu de haut lignage;
Du bel esprit, de plus, il a l'usage
Mais n'écrit rien qu'avec son Teinturier;
A ces deux points si fort il tient en somme,
Que de son bien donneroit de bon cœur,
Très-grosse part pour être mince Auteur,
Et le surplus, pour être Gentilhomme.

Par M. D *** T ***

LE REPAS DÉLICAT.

Maître Grichard, Maçon sobre en tout point,
Depuis une heure appelloit à l'échelle
Jean Gillotin son compagnon fidèle,
Lequel pourtant ne comparoissoit point ;
Dont à Grichard étoit grande surprise ;
Tant que de loin regardant, il s'avise
Dans le mortier trempant son croûton noir.
Qu'est-ce, dit-il ? Je crois m'appercevoir
Que le maraud aime la friandise !

Par M. Lalleman.

LE PORTRAIT RESSEMBLANT.

NAIVETÉ.

– « Aurai-je mon portrait, Lafleur ?
» Ce Peintre est d'une nonchalance !...
– » Il est fini, Madame. – Ah ! c'est un grand bonheur.
« Que dis-tu de la ressemblance ? –
» Il est frappant, dit-on. – Oui, Madame, il fait peur.

Par M. MARANDON.

L'APRÈS-DINÉE DU GASCON.

Pauvre Gascon par la faim mal mené,
En lieu public, quoique mal à son aise,
Restoit assis. Deux sous pour votre chaise
Vient-on lui dire, et lui font étonner.
— Mais ce matin je crois avoir donné?
— L'après dinée il faut payer encore.
C'est la coutume. — O la sotte pécore!
Ne vois-tu pas que je n'ai pas dîné?

Par M. le Chevalier DE MEUDE MONPAS.

MODÈLE AMI ZÉLÉ.

N'A pas long-temps, un Clerc, homme de bien
Fut par erreur, cru mauvais Citoyen,
Et, comme tel, au Tribunal moderne,
Cité, traduit, accusé, condamné;
Puis, à l'instant, conduit à la lanterne;
Il va périr le jeune infortuné....

En ce péril, un seul moyen lui reste,
Dans son District on répondra de lui;
Quand il saura la méprise funeste,
Le Président deviendra son appui;
Dès son enfance, avec ce personnage,
Il est uni d'une étroite amitié;
Que d'un billet, au moins le simple usage
Lui soit permis..,. Il l'obtient par pitié....
Il écrit donc.... La dolente missive
Part, est rendue.... Et la réponse arrive.
Or, écoutons Monsieur *le Président*:
Qui, mieux que moi, connoît ton innocence.
O, mon ami! Ton fâcheux accident
Navre mon cœur, mais, las! pour ta défense
Que puis-je faire?.... un inutile effort....
Je le sens trop: le peuple veut ta mort.
Ton heure, enfin, oui, ton heure est venue:
Laisse-toi pendre, et, dans un tel malheur,
Songe à montrer cette haute valeur

Que, de tout temps, en toi l'on a connue,
Un jour viendra, (peut-être, il n'est pas loin)
Où ce public ardent à ton supplice,
De ton honneur lui-même prendra soin;
Oui, tôt ou tard, toujours on rend justice
A la vertu; regarde l'avenir,
Ton nom, sans tache est sûr d'y parvenir....
A ce retour crois-moi tu peux t'attendre;
Mais le temps presse, on m'attend au District,
A mon devoir il faut que je sois strict;
Adieu mon cher, adieu laisse-toi pendre.

Par M. D^e T^***.

LE PARTI VIOLENT.

O doux hymen, à Messieurs tels et tels,
Galans si vifs, bientôt époux si mornes,
Comme au taureau qu'on dévoue aux autels,
J'ai vu dorer la pillule et les cornes.
Vite j'ai fui.... Mais fuirai-je toujours?
O doux hymen, que Plutus soit ton Sbire,
Et sur ses pas, transfuge des amours,
Je suis tout prêt à voler au martire.

Par M. BULIDON.

TABLE

M. A*** *Secrétaire du Cabinet de Madame.*

Les deux Orphées. *Page* 14
La Confession révélée. 157

M. B. D. F.

L'Entêté. 127

M. B. D. P.

Le Médisant. 140

M. BRET.

Les Pierres précieuses. 71

M. BULIDON.

Les Sages Calculs. 88
Stances. 95
Le Parti violent. 178

M. BURAT, (*l'Abbé*)

L'excuse des Courtisans. 110

M. CUSTAN DE LA COURTADE, *Avocat au Parlement de Toulouse.*

Les mauvais Comédiens. 63

M. CHAUSSARD.

Le Cœur et l'Esprit. *Pag.* 117

M. COQUART.

La Ceinture et les Lunettes. 91

M. CUBIERES, *(le Chevalier de)*

Rien de trop. 49

M. DE LA MONTAGNE, *Auteur de plusieurs Ouvrages Dramatiques.*

Le Comédien de Société. 62
Le Mari Colin Maillard. 73

M. DE LA MOTHE.

La Liberté du Choix. 141

M. D*** T*********. *Soldat volontaire de la Garde Nationale.*

Le Hableur pris sur le fait. Anecdote. 22
Le Veto. 42
Les Titres Académiques. 61
Le Frippon accommodant. 76
Pour la Statue de la Garde Nationale. 85
Mot plaisant et vrai d'un grand homme. 93
La Méprise. 103
Contre un Auteur de vers sur l'insomnie. 188

Contre un joli homme. Pag. 167
Les Sacrifices. 173
L'Ami zélé. 177

M. FAULCON.

La Chûte tragique. 89
Repartie ingénieuse d'un Vieillard. 137

M. GASCICOURT, (de) *Avocat.*

Le Fils intéressé. 24

M. G****.

L'Étourderie. 14
Le Joueur. 106
La Raillerie repoussée. 138

M. G***.

Les deux Voyageurs. 134
Contre un faux Dévot. 160

M. GRAINVILLE.

L'Argument irrésistible. 112

M. HENRI DE LARIVIERE, *Avocat en Parlement, Auteur de plusieurs poésies fugitives insérées dans les Journaux, sous le nom de M. Lar.... de Falaise.*

Repartie d'un Villageois. 86

Le Docteur sans pareil. Pag. 91
Le Procureur mourant. 119

M. HERON D'AGIRONE.

Le Duel qui n'aura pas lieu. 111

M. JAMES DE S. LEGER.

Les Évanouissements ou le bon Mari. 47
Les Travaux de Cléon. 107

M. KNAPEN, *de plusieurs Académies et Sociétés Littéraires.*

La Liberté de la Presse. 133

M. LALLEMAN.

Le Mot de l'Énigme. 107
Le bon Remède. 165
Le Repas délicat. 174

M. LE GAY.

L'on ne s'instruit pas toujours à ses dépens. 90
Les Plaintes mal fondées. 161

M. LOUET.

Le Prunier. 23
Le Fataliste. 105

M. MALLET, *de Geneve.*

Le Vivant inhumé ou l'enterrement un jour de Bataille. 60

Le Testateur. Pag. 104
Le Gascon. 123
Le Vieillard. 144
Le Maître de Danse. 152
Le Voyageur Anglois. 161
Le Légataire universel. 167

M. MARANDON.

Voyage des Sept Sages dans la Lune, fiction philosophique à M. Imbert. 1
Le gros Mot. 20
La Matrone de Bizance. 35
Le Château de Flandres. 64
Monsieur Nicaise. 77
Chacun son Métier. 101
La Clémence du Gascon. 122
Le Mal entendu. 130
Le Préjugé détruit. 134
Le Gascon Négociant. 135
L'Homme aux douze Femmes. 143
Le Connaisseur de bonne-foi. 159
A un Borgne jaloux, mari d'une très-jolie femme. 165
Le Portrait ressemblant. 171

M. MÉJAN DU LUC.

Ma dernière aventure. 15

M. MÉNARD.

Sottise punie. 17

Le nouvel Escobar. *Pag.* 105
L'un vaut l'autre, Conte tiré du facétieux réveille matin. 112

M. MÉRARD S. JUST, (de)

Tuer est le point important. 195
Le Vuidangeur philosophe. 126

M. MEUDE MONPAS (*le Chevalier de*)

Le Gascon léger. 18
L'après-dînée du Gascon. 176

M. MUGNEROT.

Bonne mine à mauvais jeu. 10
Ah ! quels regrets. 23
Le Livre bien adressé. 46
L'Obstacle. 61
Le Jugement inattendu. 91
La Résistance respectueuse. 96
L'Auditoire rassuré. 104
La Bonne Leçon. 131
Le Panégyriste. 163

M. N***. (*le Chevalier de*)

Le Jargon de la Bonne compagnie. 84

M. NOUGARET.

L'Utile Consolation. 136
Leçon à un Noble orgueilleux. 146

M. PASQUET DE S. ANDRÉ DE CUBZAC.

Le Bon avis. *Pag.* 16

M. PICARD, à *Nantes.*

Ma Boutique. 169

M. PIIS (*de*)

A. M. le Marquis de Belaze. 128
Les Succès Dramatiques. 144
Les Vertus Théologales. 160
La Courtisanne Usurière. 164

Feu PIRON.

Contre un Prédicateur. 123

M. PONS DE VERDUN.

Observation. 12
Déclaration d'un Praticien. 21
Épitaphe. 24
Les Excuses. 43
Avis aux Soupirants. 59
Dialogue entre un Prince et son Ministre, mot attribué à Henri IV. 79
Le bon Appréciateur. 100
Contre un Peintre. *ibid.*
Les Gourmets. 120
Réflexion. 128

Le Hâtel Gascon. Page 118
La Bonne-Foi. 122

M. REGNAULT DE BEAUCARON, *de l'Académie des Arcades de Rome, de celle d'Arras*, etc.

La Fatalité, *imité de l'Anglais.* 87
Les Amants du jour, *imité de l'Anglais de* PRIOR. 97
L'Amour propre désintéressé. 126
La Mauvaise plaisanterie payée. 136
L'Avide Créancier, *imité de Cuningham.* 166

M. SIMON. D. M. *de l'Académie de Arcades.*

Jean et mon Procureur. 142
Guillot. 145

ANONYMES.

Conseil d'Ami. 11
La Bonne-Foi. 12
Epitaphe de Madame ***. 13
L'Évêque et son Curé. 43
Sur un certain Mandement. 44
L'Ambition réprimée. 100
Le Jambon. 108
Le Prêteur sans inquiétude. 111
Les Biens communs. 121
Les Officiers réformés. 125

La Jardiniere.
Épitaphe d'un Financier bel esprit. 137.
Le Chevreau.
Le Meilleur parti.

LIVRES NOUVEAUX

qui se trouvent chez KNAPEN Fils, Libraire-Imprimeur, rue S. André-des-Arts, en face du Pont S. Michel. (*)

ÉTRENNES DE MNÉMOSYNE ou Recueil d'Epigrammes et de Contes en vers, 1788, 1789 et 1790. Prix 1 liv. 4 sols, chacun, broc.

Il paroîtra chaque année dans le courant de Décembre un Volume de cet Ouvrage.

Ce que l'on n'a pas su et ce qu'il faut savoir, etc. 1 liv. 4 s.

Expédition à la Baye Botanique, 1 liv. 10 s.

Poësies diverses, par M. de la Montagne, Auteur de plusieurs Ouvrages Dramatiques, 1 liv. 16 s.

Observations sur le Réglement du 22 Mai 1782, concernant les preuves de Noblesse exigées pour entrer au service, 12 s.

(*) On recevra tous ces Ouvrages, francs de port, au prix indiqué dans le Catalogue, en affranchissant les Lettres & l'Argent.

Augusté et Théodore, ou les deux Pages. 1 l. 10 sols.

Revues, Erreurs et Méprises de différents Auteurs célèbres en matière Musicale, par M. Lefebvre, 1 liv. 16 sols.

La Visite d'Été ou Portraits Modernes, par l'Auteur de Georges Bateman et Maria, 2 vol. trad. de l'Anglois, par M. de la Montagne, Auteur de plusieurs Ouvrages Dramatiques. 3 liv.

Répertoire Anglois, *in*-8o. 2 vol. broc. 4 liv.

Répertoire Universel, Portatif, d'Augustin Rouillé, *in*-8o. 2 vol. broc. 10 liv. 4 sols.

Délassements Champêtres ou Elite de Poésies Pastorales, traduites de l'Allemand, par M. Paillet, Avocat en Parlement, 1788. 1 liv. 10 s.

De l'Influence des Passions sur les Maladies du Corps Humain, par M. William Falconer, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres, et Correspondant de la Société de Médecine de la même Ville; Dissertation qui a obtenu, en 1787, la premiere Médaille fondée en l'honneur du Docteur Fothergill, dans la Société de Médecine de Londres, traduit de l'Anglois, par M. de la Montagne, Docteur en Médecine. 1 liv. 16 sols.

Dissertation sur cette Question : Est-il des Moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux en France ? Ouvrage couronné par la Société Royale des Sciences et des Arts de Metz, par M. Thiery, Avocat au Parlement de Nancy. 1 liv. 10 sols.

La Mort de Molière, Pièce en trois Actes, en vers, reçue à la Comédie Françoise, le 21 Janvier 1788. 1 liv. 4 sols.

Fables Nouvelles, par M. Richaud Martelli, avec cette Epigraphe de la Fontaine, tirée de la quatrième Fable du huitième Livre :

Le monde est vieux, dit-on ; je le crois, cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

1788. 1 liv. 4 sols.

Détails authentiques, relatifs à la tenue des États-Généraux, en 1614, au commencement de la majorité de Louis XIII, tirés du Mercure françois et de l'Intrigue du Cabinet. Les États-Généraux de 1614 sont les derniers qui ont été tenus en France ; ils paroissent devoir, dans les circonstances actuelles, fixer plus particulièrement que les autres Assemblées de ce genre, l'attention et la curiosité des Citoyens de chaque ordre. On verra, sans doute, avec quelqu'intérêt, les noms et qualités de tous les Députés dont ils fu-

rent composés, le cérémonial qu'on observa à leur ouverture, les objets qui y furent discutés, et le résultat des opérations qu'ils occasionnèrent. C'est-là le tableau que l'Editeur s'est proposé de mettre sous les yeux de ses lecteurs. 1 liv. 4 sols.

Dictionnaire de Musique, dans lequel on simplifie les expressions et les définitions Mathématiques et Physiques qui ont rapport à cet Art, avec des Remarques impartiales sur les Poëtes Lyriques, les Versificateurs, les Compositeurs, Acteurs, Exécutants, etc. avec cette Epigraphe :

Les discours trop savants ne parlent qu'aux oreilles.

par J. J. O. de Meude-Monpas, Chevalier. 3 liv.

Oraison Funèbre de M. le Premier Président d'Ormesson, prononcée en l'Eglise Royale et Paroissiale de S. Paul, le Samedi 14 Mars 1789, par M. Bossu, Curé de cette Paroisse, Prédicateur du Roi, et Censeur Royal. 1 l. 4 s.

Réponse à la Question proposée par M. l'Abbé Raynal, adressée à l'Academie de Lyon :

Les richesses toujours ont causé nos malheurs.

Par J. J. O. de Meude-Monpas, Chevalier. 12 sols.

Aux Soldats, par M. de Boussanelle, Brigadier des Armées du Roi, ancien Capitaine au Régiment du Commissaire-Général de la Cavalerie, Membre de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Beziers, avec cette Epigraphe :

Militum virtuti et gloriæ ea debebatur merces.
De Militiâ Romanâ, cap. 10, de Triumphis. 2 l. 10 s.

Eloge de Messire Charles-Marguerite-Jean-Baptiste Mercier Dupaty, Président à Mortier au Parlement de Bordeaux, par M. R.... Avocat en Parlement, avec cette Epigraphe tirée d'Horace :

Multis ille bonis flebilis occidit.
Nulli flebilior quàm mihi!

1789, 1 liv. 4 s.

On souscrit à la même adresse pour le Bulletin de l'Assemblée Nationale, qui paroît tous les jours. Prix 6 liv. par mois pour Paris, et 7 l. 10 s. port franc pour la Province. On est prié d'affranchir les lettres et l'argent.

61423663